



# L'auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

**SOCIÉTÉ**

**LE RISQUE DE LA  
MAUVAISE FOI**

**CAMPUS**

**DES ANECDOTES  
LOCALES**

**CULTURE**

**LE THÉÂTRE  
À L'ÈRE DE 2020**

## DOSSIER

# Derrière la plume

## L'apport des femmes à la littérature



L'auditoire N° 260 // Décembre 2020  
Retours L'auditoire - FAE  
L'Anthropole Bureau 1190  
1015 Lausanne

édité  
par la





## DOSSIER

Les auteures, les écrivaines, les femmes de lettres, les autrices... Les avez-vous lues? Les connaissez-vous? Souvent oubliées au profit de leur homonymes masculins, elles ont pourtant produit de la littérature depuis que la littérature est. Ce dossier se propose de

se demander où se trouvent et se sont trouvées les femmes en littérature. Quelle est leur place dans les programmes scolaires, français et anglo-saxons? *Quid* des autrices sur nos terres suisses romandes? Voyage à travers les plumes.

### 04 Interview avec Martine Reid

### 06 Interview avec Myriam Wahli

### 07 Louise Glück et son Prix Nobel

### Enseigner la littérature

### 08 Autrices sub-sahariennes

### Le terme d'autrice

### 09 Little Women

### Le contexte anglo-saxon

### 10 La littérature lesbienne

### 11 Le pseudonymat

### Présentation d'une autrice



## SOCIÉTÉ

### 12 La mauvaise foi

### 13 Le consumérisme des fêtes

### Chronique polémique

### 14 L'importance de la posture



## CAMPUS

### 20 Les étudiant-e-s en échange

### Classement de tartes

### 21 Festival Féculé

### L'offre végétarienne



## FAE

### 15 Nos revendications pour janvier



## SPORT

### 22 Le matériel sportif



## CULTURE

### 24 Molière-19

### 25 La théorie de l'humour

### La dystopie

### 26 Nos chroniques

### 16 PRIX DE LA SORGE

### 23 PAGE CULTURE

### 27 CULTURE EN VRAC

### 28 CHIEN MÉCHANT

**REMERCIEMENTS**  
MERCI MARTINE REID, LE S POUR AVOIR REDONNÉ  
MERCI À L'HUMANITÉ, MERCI À L'ÉLITE DES SCIENCES  
SOCIALES ET POLITIQUES: MATHILDE, FANNY ET  
YELLE. MERCI AUX COMMENTAIRES SUR L'ÉCRITURE  
INCLUSIVE. MERCI AU GRATIN DE MAXIME. MERCI À LA  
PATATE QUI ÉTAIT DOUCE. MERCI AU LIVREUR DE PIZZA  
ET LA PLANCHETTE DE SAUMON. MERCI AU PAUVRE  
SAUMON (TRÈS BON, D'AILLEURS). MERCI À L'ESPRIT  
DE NOËL. MERCI AUX SUISSES ALLEMANDS POUR  
LEUR VOTE RETROGRADE. MERCI À LA BRUME DU  
CANTON DE VAUD. MERCI À LA RECETTE FAMILIALE  
DES RACCAUD. MERCI À IGOR POUR SA CRÉATIVITÉ  
DEBORDANTE. MERCI À LA FAE POUR SA PAGE.

#### L'AUDITOIRE

N° 260  
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE  
1015 LAUSANNE  
T: 021 692 25 90  
ÉDITEUR FAE  
E: AUDITOIRE@GMAIL.COM  
WWW.LAUDITOIRE.CH

#### PARUTION 6 FOIS L'AN

**ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO**  
NADIA BAUER, JULIE PITTET, NINA PEREZ, PAULINE  
PICHARD, AURÉLIA BABEY, MARGAUX PASTUREAU,  
MARINE ALMAGBAY, CLÉMENT PORCHET, ADIS  
SABANOVIC, MAÏ LY LECLAIR, FURAH MUJYNYA,  
VALENTINE GIRARDIER, GLORIA MATEUS, FANNY  
CHÉSEAUX, MATHILDE DE ARADAO, KILLIAN RIGAU,  
MAXIME HOFFMANN, CARMEN LONFAT, YELLE  
RACCAUD

#### CORRECTIONS

VALENTINE MICHEL  
BENJAMIN SOUANE

#### IMPRIMERIE

CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

#### COMITÉ DE RÉDACTION

RÉDACTION EN CHEF  
MATHILDE DE ARADAO, YELLE  
RACCAUD

#### DOSSIER

FANNY CHÉSEAUX

#### CAMPUS ET SPORT

KILLIAN RIGAU

#### SOCIÉTÉ

CARMEN LONFAT

#### FAE

PAULINE MOTTET

#### CULTURE

MAXIME HOFFMANN



# Une écriture pour tou·te·s ?

Alors que l'Académie française qualifie l'écriture inclusive de «péril mortel», de plus en plus de rédactions journalistiques adoptent cette révision de la langue dans une optique, comme son nom l'indique, d'inclusivité. Il s'agit donc d'opposer la prédominance du masculin dans le langage, et de créer une forme de renversement normatif en terme de genre. Les techniques utilisées varient en termes de degré d'inclusivité, notamment avec le langage épique, la double désignation, les points médians – aussi appelés la forme contractée – ou encore la féminisation. Ces diverses méthodes révèlent ainsi l'importance du langage: en effet, le langage est politique, et surtout véhicule et inscrit une vision du monde dans l'imaginaire des personnes qui le parlent. C'est bien ce que l'hypothèse de la relativité linguistique, théorisée par le linguiste Benjamin Lee Whorf en 1956, explique: «C'est le langage qui impose des choix d'interprétation.» Une langue à caractère discriminant – de par son manque de représentativité – ne risque-t-elle pas alors de façonner des interprétations, elles aussi, discriminantes ?

## Invisibilisation des femmes

Ce sont ainsi tous les éléments qui constituent la langue de Molière qui sont remis en cause, et à raison. Encore aujourd'hui, malgré une évolution plus ou moins progressive, ce sont notamment les métiers qui sont

encore féminisés de manière arbitraire: les métiers comme vendeur, aide-soignant et serveur n'ont aucun problème à trouver leur équivalent féminin, alors que les métiers comme préfet, médecin ou même ministre montrent plus de réticences. Et ce n'est qu'une infime partie d'un registre qui, systématiquement, rejette la présence des femmes en son sein. Pour ce qui est de la grammaire, on retrouve un schéma malheureusement trop similaire. La fameuse règle du «masculin l'emporte sur le féminin», que nous apprenons tou·te·s à l'école dès notre plus jeune âge, ne date en réalité que du XVII<sup>e</sup> siècle, venant remplacer la règle de proximité.

## La grammaire est ancrée dans une réalité sociale

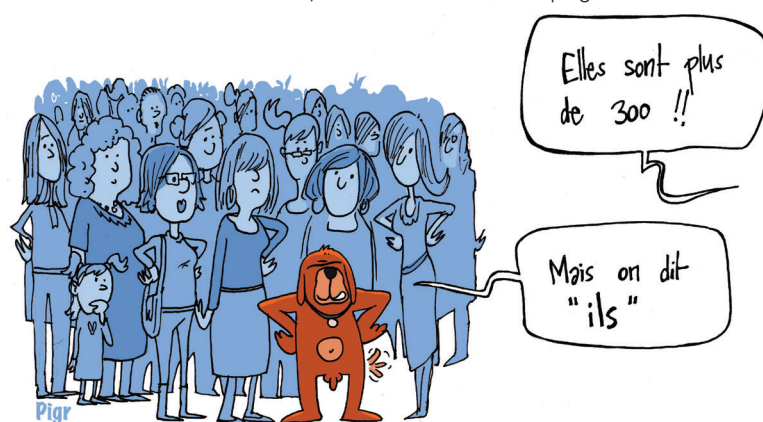
Cette invention grammaticale a été érigée par le grammairien de l'époque, Scipion Dupleix, qui la justifiait avec les mots suivants: «Parce que le genre masculin est plus noble, il prévaut seul contre deux ou plusieurs féminins.» Il faut alors admettre que considérer la grammaire et ses règles comme dénuées de sens – comme n'étant pas ancrées dans une réalité sociale – tombe caduque. D'autant plus lorsque l'on lit l'exemple frappant de l'écrivaine féministe, Benoîte Groult: «Cent femmes et un chien sont revenus contents de la plage.»

## Des réticences récurrentes

Il apparaît alors une forte opposition entre changement et conservation, entre évolution et préservation. Or, cette évolution n'est en aucun cas une exception dans notre langue française; pour preuve, l'Académie française n'établit son dictionnaire qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, où elle boute des mots d'usage jusqu'alors commun, comme autrice et poétesse.

## «Le désir de transformer la langue»

La linguiste française Aurore Vincenti, autrice des *Mots du bitume*, explique que le «désir de transformer la langue, de lui faire dire d'autres choses et la faire résonner autrement» est un trait caractéristique d'une langue, qui se voit toujours en mouvement. Et rien de nouveau non plus dans les oppositions qui émergent en parallèle. Pour exemple, rien que ce mois de novembre, l'UDC a réussi à faire accepter par les membres du Grand Conseil valaisan l'exclusion de l'écriture inclusive dans les services de l'Etat. Les deux hommes à l'origine de ce postulat dénonçaient l'écriture inclusive comme une «fantaisie inédite de la part de forces extérieures, idéologie féministe en l'espèce, d'imposer à la langue par une sorte de coup de force des règles structurelles de façon à l'instrumentaliser au détriment de sa nature profonde». Mais comment parler de nature d'une langue, lorsque cette dernière n'a de constante que son évolution, très précisément? Pour reprendre les termes très justes d'Anne-Sophie Novel, publiés dans *Le Monde* en 2017: «Nos langues ne seraient donc qu'un cliché pris à un instant donné dont la représentation du réel serait insérée dans une manière de représenter le temps.» Force est donc d'admettre que la prédominance du masculin est un cliché du passé; en espérant que le cliché de demain sera plus prometteur. •



# Femmes et littérature: du Moyen Âge à nos jours

## Entretien avec Martine Reid

**INTERVIEW • A-t-on oublié les femmes auteures de la littérature française? Si les grands écrivains sont étudiés exhaustivement dans les écoles et les universités, ce n'est pas si évident pour les Colette, Georges Sand et Olympe de Gouges de l'histoire littéraire. L'auditoire a rencontré Martine Reid, professeure de littérature à l'Université de Lille et spécialiste des écrits de femmes. L'ouvrage collectif qu'elle a dirigé, *Femmes et littérature: Une histoire culturelle*, paru en mars dernier aux éditions Gallimard («Folio essais», 2 vol., 1600 p. ill.), fait la somme de toutes les connaissances actuelles concernant les auteures françaises et francophones, du Moyen Âge à nos jours.**

**En mars 2020, vous publiez *Femmes et littérature: Une histoire culturelle*, un panorama littéraire qui retrace la place qu'ont toujours tenu les femmes dans le monde littéraire depuis le Moyen Âge. Quelle est la genèse de cet ambitieux projet?**

C'est en commençant à travailler beaucoup plus systématiquement sur les femmes auteures au XIX<sup>e</sup> siècle que j'ai remarqué qu'il n'existait pas de synthèse générale concernant leur place dans la vie littéraire, leur production et leur réception. Il existe quelques ouvrages intéressants en anglais, mais qui constituent des synthèses trop brèves et non traduites en français. J'ai donc pensé qu'une synthèse beaucoup plus ambitieuse était souhaitable, avec 200 ou 300 pages par siècle, qui ferait la somme de toutes les connaissances que nous avons aujourd'hui. De mon point de vue, il était absolument nécessaire que des Anglaises et des Américaines participent à ce projet, car c'est le domaine anglo-saxon qui a de loin été le plus actif dans la recherche sur les femmes auteures depuis plusieurs décennies maintenant. J'ai donc mis sur pied une équipe, rencontré un éditeur – en l'occurrence un éditeur de sciences humaines chez Gallimard, qui a été tout à fait favorable au projet – et nous avons commencé à travailler.

**«Dès le Moyen Âge, on tient un discours négatif à l'endroit des femmes qui écrivent»**

Cela a pris plus de temps que prévu car nous nous sommes toutes individuellement heurtées au manque d'informations concernant les différents sujets que nous souhaitions traiter. Il a fallu



faire des recherches considérables pour recueillir les informations que nous souhaitions inclure dans nos parties respectives. Le travail a duré trois ans, suivi d'un an et demi de relectures diverses, en plus de la traduction des parties des trois collègues américaines et la vérification de toutes les informations.

**Dans votre ouvrage *Des Femmes en littérature* (2010), vous dites que jusqu'aux années 1980, les femmes ont été minoritaires dans la littérature. Comment expliquer cela?**

Je pense qu'il y a deux facteurs essentiels sur lesquels mes collègues et moi sommes nécessairement revenues. Le premier, c'est la question de l'éducation. En effet, l'activité littéraire, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1980, demandait des connaissances très solides en littérature – et pendant des siècles, des connaissances en littératures grecque et latine, étrangères, etc. Si les femmes ont très peu ou pas d'éducation, elles sont par la force des choses tenues à l'écart de la littérature. Les premières auteures du Moyen Âge sont des exceptions. Etant des princesses ou des femmes de la cour, elles ont parfois eu l'occasion de recevoir une éducation particulièrement soignée. C'est pour cela que les auteures ont longtemps été, et le sont encore au XIX<sup>e</sup> siècle, principalement

des bourgeoises et des aristocrates, à quelques rares exceptions près. Il y a donc d'abord le facteur de l'éducation. Dans un deuxième temps, il y a la question de ce qu'on peut appeler «l'imaginaire de la littérature.» Dès le Moyen Âge, on tient un discours négatif à l'endroit des femmes qui sont savantes

d'une quelque manière, qui sont instruites et qui écrivent. Ce discours-là a un effet tellement puissant par moments que l'on se demande comment il y a jamais eu une femme pour oser publier quelque texte que ce soit! On retrouve là une manière de les rendre silencieuses, comme Michelle Perrot l'avait déjà fait valoir pour l'histoire: elle qui parle des *Silences de l'histoire*. La société française, et même des pays limitrophes ou de l'étranger, a considéré pendant des siècles que les femmes n'avaient pas à être savantes, n'avaient pas à écrire et à publier, n'avaient pas à se rendre célèbres de quelque manière. Elles devaient être discrètes. L'ensemble des discours tenus, discours religieux, moral et social, invitent les femmes à ne pas écrire. A partir des années 1980, grâce notamment aux mouvements féministes, qui s'occupent aussi de littérature (certaines de ces féministes sont elles-mêmes des écrivaines confirmées), les choses ont peu à peu changé, pour se trouver considérablement transformées aujourd'hui. Une telle situation a été bien expliquée par Delphine Naudier, qui, dans notre ouvrage, a travaillé sur la «décennie féministe». Assurément, cela a été très bénéfique pour la littérature, même si un certain nombre d'écrivaines n'ont pas souhaité se déclarer féministes ou adhérer à des visions très radicales et

contestataires de la société, ce qui s'est d'ailleurs observé dès le début de ces mouvements.

**Et dans l'histoire littéraire? Comment expliquer que les femmes aient été les grandes absentes du discours et du canon littéraire français?**

De mon point de vue, il y a une sorte de double mouvement. D'un côté, elles n'ont pas été oubliées, elles n'ont pas été effacées. Par exemple, les œuvres de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle continuent à être publiées au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est tout à fait possible pour qui veut s'instruire sur les œuvres de femmes du 18<sup>e</sup> siècle de le faire; les textes de ces auteures sont disponibles. Il y a des anthologies, même si elles sont beaucoup moins connues que les auteures du XVII<sup>e</sup> siècle, Lafayette, Scudéry et autres. D'une part, elles sont là, on en parle encore, on les lit encore. De l'autre, il y a le discours institutionnel, universitaire, qui va tenir sur les femmes en littérature des propos de plus en plus limités. Un tel mouvement s'observe au début du XIX<sup>e</sup> siècle et culmine avec l'ouvrage de Gustave Lanson, qui date de 1895, *Histoire de la littérature française*. Il constitue à la fois le début et la fin d'un mouvement qui va s'employer à montrer que de temps en temps, il y a eu en littérature une femme exceptionnelle mais que dans l'ensemble, il y a eu et il y a des auteurs masculins. Au moment où Lanson a publié son ouvrage, les femmes du début du XIX<sup>e</sup>, celles du XVIII<sup>e</sup>, du XVII<sup>e</sup>, du XVI<sup>e</sup> siècle étaient encore très connues. C'est lui qui a décidé de tenir un discours qui aura ensuite un poids et un impact absolument considérables. Il est donc directement responsable de cette vision très masculine de la littérature que nous avons encore, collectivement, aujourd'hui. Politiquement, c'est très cohérent. En France, à ce moment-là, on est dans la troisième République, qui va prendre pour modèle la révolution française et



opérer exactement de la même manière, c'est-à-dire en écartant les femmes de la vie publique (je renvoie sur ce point aux travaux de Geneviève Fraisse, notamment à *Muse de la raison*). Tout d'abord, je n'avais pas compris que toutes ces auteures n'étaient en réalité pas oubliées à l'époque; en travaillant sur la réception de leurs œuvres, j'ai mieux cerné le parti-pris de Lanson. Sa position est cohérente, politiquement et d'un point de vue institutionnel: il décide de tenir un discours de 1'200 pages qui met en place une lecture de la littérature française où il n'y a quasiment pas de femmes, et qui a ensuite été répétée à l'infini. C'est une grille de lecture qui n'a, depuis, guère été questionnée et c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles les résistances en France à l'égard des femmes auteures demeurent très grandes.

**Diplômée de Yale University, vous avez pu constater une différence de traitement des écrits de femmes entre le domaine académique français et le domaine anglo-saxon, qui semble avoir une longueur d'avance. Pourquoi une telle résistance du côté français?**

Je dirais, après bien d'autres, qu'en effet, le monde anglo-saxon a une longueur d'avance. Depuis les années 1970, soit depuis un demi-siècle déjà, on s'est intéressé à élargir la notion de «canon» autant qu'il était possible, et ce de deux manières. D'abord, en élargissant considérablement la place des œuvres de femmes dans l'enseignement, en se préoccupant de l'état de l'édition de leurs textes, en en faisant l'objet d'ouvrages critiques, en s'interrogeant sur la manière de les enseigner, etc. De l'autre, on a ouvert le «canon» du côté de ce qu'on appelle désormais les francophonies. Le monde universitaire anglo-saxon s'est de plus montré, et ça n'a jamais été le cas en France, très réceptif au discours féministe. Je crois que le premier département de *Women's studies* apparaît en 1964 à l'Université de Cornell. En France, évidemment, c'est inimaginable, notamment parce que le fonctionnement du monde universitaire est extrêmement rigide. Quand on étudie la littérature, on étudie uniquement la littérature – française, bien entendu (les choses ont, un peu, changé aujourd'hui du fait de différents parcours amenant à des formations moins cohérentes). Aucun des hommes qui formaient le corps enseignant d'alors (qui demeure encore aujourd'hui majoritairement masculin au niveau des professeur-e-s) n'a jamais imaginé de faire entrer le féminisme à l'université et d'en peser les arguments en littérature. En France, pourtant, dans les

années 1970, il y a eu une très grande créativité notamment dans le domaine de la théorie littéraire. Les années 1960-1970 tout particulièrement ont constitué un très grand moment pour l'avancée de la théorie, et même encore les années 1980. Il semble bien que la théorie a en quelque sorte bloqué l'entrée des questions féministes et francophones dans l'enseignement universitaire, avant que l'histoire littéraire et de nouvelles pratiques néopositivistes ne prennent le relais. Les théoriciens de la littérature n'ont travaillé que sur les grands auteurs masculins. Ils ont imaginé des manières tout à fait intéressantes de penser la littérature, mais force est de constater que tous les modèles ont été réalisés par Barthes, mais aussi par Todorov, Greimas ou Genette, l'ont été à partir des grands auteurs masculins. Aucun de ces théoriciens ne s'est jamais demandé pourquoi il travaillait sur Balzac, Flaubert, Zola ou Proust. Je pense, pour le dire ici de manière très schématique, que la modernité et l'inventivité sont, en France, passés par la théorie, alors que dans le domaine anglo-saxon, on s'est montré plus attentif, non seulement à la théorie venue de France, mais aussi aux questions qui relevaient des questions féministes, d'ordre colonial et post-colonial ainsi que tout ce qui relève des francophonies. Vues plus ouvertes, moins soucieuses sans doute de cohérence et de maîtrise. Ce sont les collègues américaines qui ont commencé à republier, afin de pouvoir les enseigner, des textes d'auteurs françaises et francophones indisponibles en France, à l'exception de quelques rééditions aux Editions des femmes. Quand j'ai créé ma petite série «Femmes de lettres» en «Folio 2 €», j'ai rappelé cette situation à l'éditeur.

**Quels sont, selon vous, les moyens pour cesser de faire des œuvres des femmes une catégorie marginale, notamment dans l'enseignement?**

Il faut «genrer» l'enseignement de la littérature sous tous ces aspects et dans toutes ses manifestations, ce qui veut notamment dire qu'il faut cesser de faire des cours consacrés aux femmes auteures. Il y a des femmes en littérature, on en a désormais une idée très précise, il y a des sources d'informations multiples sur le sujet. Si l'on ne prend que notre ouvrage, mes collègues et moi avons proposé des dizaines de pages de bibliographie pour chaque siècle traité. Les textes deviennent progressivement disponibles, d'autres sont disponibles en ligne; par conséquent il n'est pas du tout impossible d'enseigner des textes de femmes, même si de sérieux progrès restent à faire, dont les

éditrices et éditeurs ont désormais lieux de conscience. Il faut essayer de convaincre les collègues et la direction des départements de littérature française ou francophone, voire dans d'autres langues, que ce problème doit être pris au point de départ. Ne pas seulement se dire qu'on va ajouter quelques cours sur les femmes et leurs œuvres, mais équilibrer relativement bien les textes dans chacun des cours.

## «Il faut équilibrer les textes dans chacun des cours»

Les femmes sont minoritaires, soit, mais quand on fait un cours de poésie et qu'on prend cinq poètes, il faudrait au moins qu'il y ait une ou deux femmes. Je pense que c'est cela qu'il faut faire, que d'entrée de jeu ce soit la condition. Isoler dans des corpus de femmes des cours sur les femmes auteures, c'est une tactique, mais elle doit être provisoire. Il n'y a en réalité qu'un seul discours à tenir à cet égard, et on s'étonne qu'il faille le répéter aujourd'hui encore: le champ littéraire est composé d'œuvres d'hommes et de femmes, il faut les considérer ensemble, et peser les conséquences de cette situation sur les corpus masculins comme féminins. C'est cela que j'appelle «genrer» l'enseignement pour ce qui est des corpus. Viennent ensuite des questions plus difficiles, mais dont nous avons jeté les bases avec notre travail, celles qui consistent à reconsidérer l'ensemble des outils utilisés pour commenter et penser correctement les œuvres et les pratiques littéraires, outils qui ont été constitués pour les œuvres écrites par des hommes.

**Comment redonner aux auteures une juste place dans le domaine littéraire?**

Concernant le milieu littéraire actuel, c'est plus difficile. En réalité, il n'y a pas de milieu unifié, c'est un ensemble de démarches locales, ponctuelles, liées à des enseignantes, en petit nombre. Les mouvements féministes récents, #MeToo et autres, ont néanmoins fait bouger les choses très vite et étonnamment fort, je trouve. En tout cas, tout le monde y est désormais très attentif, que ce soit les interlocutrices des maisons d'édition que je fréquente ou les quelques journalistes que je connais, hommes et femmes. Et ça, c'est vraiment nouveau. Le milieu universitaire français demeure dans l'ensemble extrêmement rigide, mais à l'extérieur, les choses commencent à bouger, et c'est sur cela qu'il faut compter, puisque dans les universités, la surdité ou l'indifférence à ces questions est encore très



largement répandue. Mais, ce qui m'a rassurée, c'est que ce n'est pas le cas chez les étudiant-e-s. J'ai vu le public des études littéraires changer. Désormais, ce sont les étudiant-e-s qui réclament des œuvres d'auteures, des questionnements sur le genre... La révolution, on peut le penser, viendra non pas des enseignements, mais des étudiant-e-s!

**Pour terminer, dans cette démarche de révalorisation, pouvez-vous nous parler d'une auteure que vous affectionnez particulièrement?**

Il y en a beaucoup que j'affectionne, mais c'est sans doute Colette, mieux encore que George Sand, que je nommerais en premier, parce que je pense qu'elle a vraiment fait bouger les questions de genre. Les textes de Colette sont extrêmement ingénieux; certes il y a des interrogations très fines à ce propos chez Georges Sand (dans sa pièce de théâtre *Gabriel*, par exemple), mais chez Colette, la question de la «norme» est interrogée, défecte, reformulée d'une façon extrêmement neuve et inventive. Colette est volontiers considérée comme une écrivaine pour les écoles, ce qui n'est pas mérité du tout: son œuvre est complexe, très intéressante pour brouiller les frontières entre ce qui relève du masculin et du féminin, de l'hétérosexualité et de l'homosexualité, de l'animal et de l'être humain. Tout cela rend Colette extraordinairement moderne. De temps en temps, je l'enseigne et je me rends compte que les étudiant-e-s ne la connaissent absolument pas. Et pourtant, ses œuvres sont à placer dans les très grandes œuvres du XX<sup>e</sup> siècle; je n'hésiterais pas à la mettre à côté de Virginia Woolf. Colette a tout pensé, a tout interrogé. Elle n'est pas théoricienne, mais dans ses romans, elle a fait bouger les lignes inlassablement. Donc si vous disposez d'un petit temps de lecture, lisez Colette! •

Propos recueillis par  
Fanny Cheseaux

# Découverte d'une autrice suisse

**LITTÉRATURE SUISSE • Entrevue avec Myriam Wahli, autrice de *Venir grand sans virgules*, un roman qui nous plonge dans la vie de sa protagoniste, la «petite» de dix ans qui vit tant bien que mal dans un petit village du Jura bernois. L'écrivaine nous parle de ce premier roman, de son rapport à l'écriture et de son admiration pour Ramuz.**

**V**otre roman, *Venir grand sans virgules*, propose explicitement une écriture sans virgules; pourquoi ce parti-pris stylistique?

Pour ma part, cela n'a pas été quelque chose de réfléchi, c'est quelque chose qui m'est venu tout naturellement durant l'écriture. La virgule étant un signe de frein, une marque de pause, d'arrêt, je n'en ai pas mis. Cela m'a permis de rester dans un flux créatif et de tout, si je puis me permettre l'expression, «balancer» sans frein. C'était une manière d'exprimer très librement ce que j'avais à dire. Ce n'est pas le cas de tous mes textes, mais ce livre-là en particulier me vient plutôt des tripes que de l'intellect. Il était donc important pour moi de faire taire le mental au moment de l'écriture, ou du moins de l'utiliser à une fin différente de celle à laquelle il est habitué, afin de laisser émerger des choses nouvelles. L'absence de virgules en a été l'une des conséquences.

**Que voulez-vous véhiculer à travers votre roman?**

Cette question m'embarrasse car j'ai envie d'y répondre, et à la fois,

j'aime considérer qu'une fois le livre publié, il appartient au lectorat et que celui-ci peut en faire ce qu'il veut. Mais si je devais m'exprimer à ce sujet, je dirais que ce qui m'importe dans ce texte, ce n'est pas forcément que ce soit mon histoire ou pas.

## «Voir les choses sans leurs couches»

C'est plutôt qu'il véhicule ma façon d'être au monde. J'essaie de plus en plus de, comme je le dis dans le roman, «voir les choses sans leurs couches». Dans ce livre, la thématique principale qu'observe la protagoniste, «la petite» comme je l'appelle, c'est l'identification aux «formes». Les formes sont toutes les choses extérieures et assez superficielles auxquelles nous nous identifions dans notre vie en société: notre profession, notre appartenance à une communauté, nos croyances, etc. Ce que la «petite» remarque, c'est que tous les adultes qui l'entourent s'identifient à des formes. Et que quand ces formes périclitent ou se modifient, le drame éclate. La «petite», elle, a justement accès à des choses qui sont le plus possible dénuées d'identification à ces formes. Alors évidemment, nous sommes humains et il nous faut un minimum de squelette et d'identité; toutefois, se coller trop à ce qu'on est, ce qu'on fait, ce qu'on habite, cela implique le danger qu'on s'écroule quand tout cela disparaît.

Le livre n'a aucune prétention à faire la morale, mais je le vois comme une invitation à voir au-delà des formes.

**Y a-t-il des textes qui ont inspiré ce roman ou qui ont marqué votre parcours de lectrice ou d'écrivaine?**

C'est sûrement à raison qu'on place la plupart des écrivain-e-s dans un milieu intellectuel et littéraire, et j'ai moi-même fait des études de Lettres, donc je comprends le rôle que certain-e-s auteur-trice-s lu-e-s peuvent jouer dans un parcours. Mais je demeure une très petite lectrice. Certains livres me passionnent tellement que je ne veux pas en lire beaucoup d'autres. J'ai trop peur d'en être déçue. Et comme la «petite» du roman, j'ai grandi dans une famille chrétienne évangélique, donc enfant, je n'ai pas eu accès à la culture. Mais quand je suis arrivée à l'Université de Lausanne, j'ai découvert Ramuz dans le cadre d'un séminaire.

## «Je ne me crois pas capable de faire de la pure prose»

Cela peut paraître peu original et très traditionnel pour les romand-e-s, mais il m'a marquée. Ce que j'ai retenu de lui n'est pas vraiment le contenu de ses livres, mais avant tout sa façon de dire les choses et peindre le paysage. Il a une manière d'écrire qui fait s'entrechoquer les mots; c'est très particulier. C'est un des premier-ère-s auteur-e-s qui m'a à ce point-là impactée, *Aline* probablement plus que ses autres textes. Ce que j'aime chez lui, c'est également qu'il a une écriture qui provient autant de la prose que de la poésie. Dans mon roman par ailleurs, je pense que le fait qu'il n'y ait pas de virgules confère à celui-ci une dimension poétique. Je ne me crois pas capable de faire de la pure prose. Donc, si j'ai pu tirer quelque chose d'un-e écrivain-e, c'est bel et bien cet aspect-là de Ramuz.

**Dans le cadre du dossier du présent numéro de *L'auditoire*, auriez-vous des autrices romandes à recommander?**

J'attirerais sans hésiter l'attention sur *Ma ralentie* d'Odile Cornuz, qui est ma claque littéraire de l'année et que je conseille à tou-te-s. C'est un ouvrage urgent qui parle de lenteur et de tant d'autres choses cruciales qui disent le monde et le soi d'une manière tout à fait singulière. Il y a également Xochitl Borel qui me touche beaucoup. Elle a écrit un petit livre, *L'alphabet des anges*, qui est passé très discrètement dans le paysage de la littérature suisse romande, mais qui est pour moi une véritable pépite.

## «J'aime les textes qui sont proches du sens, de la chair, de l'intuition»

Ce que je lui trouve d'exceptionnel, c'est qu'il propose une écriture qui n'est pas issue de l'intellect. Sa lecture m'a donné la même sensation que la lecture de Ramuz, que par ailleurs je n'associe pas à une écriture intellectuelle non plus. De manière générale, homme ou femme, c'est ce que je valorise dans la littérature. Je remarque effectivement que les ouvrages que j'apprécie offrent une écriture qui n'est pas trop axée sur la réflexion. Même si on ne peut jamais se soustraire complètement au mental, j'aime les textes qui sont proches du sens, de la chair, de l'intuition. •

*Venir grand sans virgules*, Éditions de L'Aire, 2018.

Propos recueillis par Nadia Bauer



Laure Bétris



# Prix Nobel(le) de la littérature

**POÉSIE • Le prix Nobel de la littérature 2020 a été attribué le 8 octobre à la poétesse américaine Louise Glück. Elle est la seizième femme, sur 114 lauréat-e-s, à avoir remporté ce prix depuis sa création en 1901. C'est l'occasion de s'intéresser à la représentation des genres dans les prix littéraires.**

La poétesse new yorkaise Louise Glück s'intéresse très tôt à la littérature. Elle publie déjà en 1968, alors âgée de 25 ans, son premier recueil de poèmes: *Firstborn*. Sa poésie est souvent caractérisée comme sombre et triste, et pourtant pleine de réalisme. Elle s'intéresse en effet à la solitude et aux traumatismes, le tout ancré dans de nombreuses références à la mythologie et à la nature. Comme l'a écrit la journaliste Stéphanie Burt dans un article pour *The Guardian*: «Un livre de Glück peut paraître à la fois viscéral et cérébral, plein de réflexion et plein de cran et de caractère.» Très vite, ses écrits sont reconnus pour leur qualité: en 1993, elle reçoit un prix Pulitzer de poésie pour son ouvrage *The Wild Iris*. Enfin, sa carrière se couronne par

l'obtention le 8 octobre passé du prix Nobel de la littérature.

## Des lauréates?

Depuis sa création en 1901, le prix Nobel de la littérature a été décerné à 114 auteur-trice-s, dont seulement 16 femmes. C'est l'occasion de s'intéresser aux prix littéraires qui sont attribués chaque année: de quelle façon la gente féminine y est-elle représentée? Dans une chronique écrite pour le quotidien web, *ActuaLitté*, Nicolas Gary étudie ce problème en décortiquant les 13 prix de la rentrée littéraire 2019. Son constat est frappant: ont été sélectionné-e-s au total 112 auteurs, contre 76 autrices. Pour lui, il est nécessaire de remédier à cette inégalité. La solution n'est pourtant pas si évidente, comme le témoignent

les commentaires mitigés qui suivent sa chronique.

## Un prix décerné à 114 auteur-trice-s, dont seulement 16 femmes

Ce sont en effet les éditeur-trice-s qui proposent leurs sélections de livres aux différents jurys. Serait-ce alors à eux-elles d'assurer une égale représentation des sexes? Quant aux sélections ultérieures effectuées par les jurys, comment pourrait-on assurer une représentation féminine suffisante sans altérer l'impartialité de leurs choix? •

Julie Pittet

## Visitors from abroad

*Sometime after I had entered  
that time of life  
people prefer to allude to in others  
but not in themselves, in the middle of the night  
the phone rang. It rang and rang  
as though the world needed me,  
though really it was the reverse.*

*I lay in bed, trying to analyze  
the ring. It had  
my mother's persistence and my father's  
pained embarrassment.*

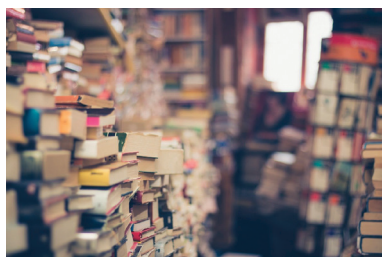
*When I picked it up, the line was dead.  
Or was the phone working and the caller dead?*

Louise Glück (2013)

# Et dans les manuels scolaires?

**ENSEIGNEMENT • L'apprentissage de la littérature véhicule des modèles sociaux et participe à la construction des valeurs des élèves. Mais comment prétendre ouvrir l'esprit des étudiant-e-s si les ouvrages de femmes sont occultés des programmes?**

L'absence d'autrices dans les programmes est une problématique particulièrement questionnée en France. En 2013, une étude réalisée par le Centre Hubertine Auclert met en lumière l'absence de femmes dans les manuels scolaires français. Sur les 17 manuels étudiés, seuls 3,7% des auteur-trice-s cités sont des femmes. Quant aux textes littéraires et critiques choisis, seuls 5% sont écrits par des femmes. La tendance est confirmée par le corpus du Bac de français 2021 qui ne compte que 3 autrices sur les 16 textes au programme. L'invisibilisation des autrices dans l'enseignement est peu remise en question en Suisse, mais la tendance semble être la même. C'est en tout cas ce que paraît confirmer l'étude réalisée par Nadège Evans, étudiante à la HEP. Elle a pu soulever que sur les 12 à 15 œuvres traitées dans les gymnases, entre zéro et quatre textes



seulement sont des œuvres de femmes, avec une moyenne de un ou deux textes.

## Une disparité expliquée

Parmi les raisons évoquées pour expliquer une telle disparité, la tribune de Pierre Mathieu et Justine Mangeant sur *Slate.fr*, *Où sont les femmes de la littérature? Pas dans les manuels scolaires*, relève plusieurs éléments: le refus de moraliser la littérature, la peur de se confronter à des œuvres peu familières, voire la conviction que les hommes dominent réellement le domaine. Un autre argument

sollicité est celui de la maigre production des autrices dans l'histoire littéraire, argument qui commence à être remis en question par la recherche. Deux tendances opposées sont encore à soulever: la vision universaliste et la vision particularisante. La première soutient que la littérature n'a pas de genre et la seconde, au contraire, tend à enfermer les autrices dans des genres précis, dits plus «féminins», comme le roman ou l'épistolaire.

## Vers plus de représentation

Cependant, des solutions existent pour inverser la tendance. Pierre Mathieu et Justine Mangeant relèvent l'existence de manuels scolaires plus inclusifs ainsi que d'une application pour mobiles, *Un texte une femme* qui, pour chaque auteur masculin, propose une autrice contemporaine. En Suisse, l'accent est surtout mis sur une pratique de l'enseignement plus

égalitaire et dépourvue de préjugés. *Egalité.ch*, la Conférence romande des Bureaux de l'égalité, propose diverses initiatives dans ce sens, comme les brochures *L'école de l'égalité* et *Balayons les clichés* qui compilent des activités pédagogiques autour du thème des inégalités femme/homme. Dans ces brochures, certains pas sont faits dans le sens d'une plus grande mise en lumière des autrices. En témoignent l'activité sur les autrices de récits de voyage ou les exercices autour du film *Pour vous les filles* de Carole Roussopoulos, qui évoque entre autres le manque de modèles féminins dans les programmes scolaires. Cependant, il reste des efforts plus globaux à fournir pour dépasser la traditionnelle marginalisation des autrices, encore très ancrée dans l'enseignement de la littérature. •

Nina Perez

# Des «féminismes» africains

**DÉCENTREMENT • Jugés transgressifs par leur société native, les récits d'autrices francophones subsahariennes ont été censurés par le milieu éditorial africain pendant plusieurs décennies. L'occasion pour nous de faire un détour sur la perception du féminisme par les écrivaines africaines.**

A lors que les premiers écrits en français d'auteurs subsahariens sont publiés dans les années 1930, les femmes écrivaines, elles, ont dû attendre les années 1970 avant d'avoir l'opportunité de faire entendre leur voix. L'élément déclencheur de cette progressive libération de la parole sera l'«Année Internationale de la Femme», décrétée en 1975 par l'ONU, qui donnera aux femmes l'occasion de s'exprimer sur la scène internationale. En effet, l'accès à l'école, et par la même occasion à la langue coloniale leur ayant été refusé pendant des décennies, les premiers récits de femmes subsahariennes en français émergent en réaction aux multiples oppressions dont elles ont été les victimes.

## D'objets à sujets du discours

Comme le déclare Christine Le Quellec Cottier, professeure en littératures francophones à l'Université de Lausanne, «les femmes ont pris la plume pour se dire et non plus être l'objet d'un discours tenu par un homme». Parmi les premiers récits de femmes ayant eu des échos en France figure le roman épistolaire *Une si longue lettre* de l'écrivaine sénégalaise Mariama Bâ, paru en 1979.

## «Les femmes ont pris la plume pour se dire et non plus être l'objet d'un discours»

S'il s'agit bien de transgresser des tabous en abordant le statut des femmes dans son pays natal, «le ton reste tout de même très consensuel», relève la professeure. Pour autant, la plume de Mariama Bâ en libère d'autres, si bien que paraîtront dans la décennie à venir d'autres récits de femmes. Ces autrices, parce qu'elles abordent sans détour des sujets relatifs à la sexualité et à la polygamie, détonneront particulièrement dans une société aux valeurs puritaines. L'écrivaine Mariétou Mbaye Bilomea en est le parfait exemple, puisqu'elle se voit dans l'obligation de choisir un pseudonyme pour éviter le péril d'une



Ken Bugul au salon du livre de Paris, 2010

réception virulente dans son pays natal: elle s'attribuera comme nom de plume le patronyme de la protagoniste de son autofiction, *Le baobab fou* (1984), à savoir Ken Bugul. La professeure Le Quellec Cottier complète: «Perçus comme transgressifs, ces types de discours seront sujets à la polémique sur le continent africain, bien plus qu'en Europe où ils seront très bien accueillis sur la scène littéraire française. Les sociétés française et sénégalaise n'ont tout simplement pas les mêmes attentes envers les femmes.» Si certain-e-s éditeur-trice-s africain-e-s ne voulaient pas prendre le «risque» supposé de publier des femmes dans les années 1960-1970, la professeure nous rassure toutefois: «De nos jours, les femmes en Afrique ne sont plus du tout sujettes à une ségrégation dans le milieu éditorial. Simplement, la circulation reste très inégale, de par le sous-développement de leurs canaux de communication.»

## Le «féminisme» sous d'autres latitudes

Si les écrivaines africaines revendiquent fermement leur droit à la parole, elles ne se considèrent pas féministes pour autant. En effet, parce que le mouvement est avant tout euro-américain, l'adopter reviendrait à se soumettre une nouvelle fois aux coutumes occidentales. La volonté universaliste du féminisme, tel qu'il peut être défendu dans nos contrées, est fortement rejeté par les femmes africaines, qui défendent davantage

une approche prenant en compte les besoins spécifiques des femmes sur le continent africain – lesquels diffèrent drastiquement des nôtres.

## Une réelle invitation à décentrer notre point de vue sur le féminisme occidental

Émergent ainsi d'autres courants alternatifs, comme par exemple le négoféminisme, le stiwanisme ou la féminitude, qui sont parfois en complet désaccord avec certains préceptes du féminisme. La distinction entre sexe et genre, par exemple, n'est pas communément adoptée par ces divers mouvements, ces derniers s'inscrivant donc davantage dans une démarche essentialiste. Christine Le Quellec Cottier ajoute: «Le corps est significatif d'une féminité associée à la capacité de procréation. Il ne s'agit pas pour ces femmes de dynamiser les valeurs fondatrices de leur société.» Certes décriée en Occident, la polygamie, elle, ne fait pas l'objet d'une ferme condamnation par Ken Bugul. A l'inverse, elle est l'un des moyens par lesquels sa protagoniste se réapproprie son corps. Une réelle invitation à décentrer notre point de vue occidental, donc. •

## Et pourtant, elles écrivent!

**Le terme florissant d'«autrice» reflète un désir grandissant de visibilité des femmes de lettres.**

Dans la tendance actuelle visant à rendre notre langue plus paritaire, notamment les noms de métiers, l'on voit de plus en plus souvent le mot «autrice» utilisé pour désigner une femme qui écrit. Permettant de bien marquer le féminin, le terme correspond à une des façons classiques de féminiser en français – on dit bien actrice, directrice, spectatrice, etc. Et pourtant, le terme, jugé incongru, détonnant, en rebute encore beaucoup. Souvent considéré à tort comme un néologisme, «autrice» est en fait un mot ancien: issu du latin *auctrix*, féminin de *auctor*, il était déjà employé dans l'Antiquité dans le sens de «créatrice», «celle qui produit». Au XVI<sup>e</sup> siècle, le féminin est même utilisé dans la presse ou encore dans les registres administratifs de la Comédie-Française. C'est au XVII<sup>e</sup> siècle, lorsque l'Académie française définit le terme «auteur» comme «rédacteur d'ouvrage» – y accordant ainsi plus de prestige social – et en réfute sa féminisation, qu'«autrice» amorce son déclin. La question semble donc avoir été plus sociale que linguistique, l'absence de féminisation du mot privant en quelque sorte les femmes de la légitimation de la fonction. Le terme ne réémerge qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle: réapparu dans Le Petit Robert en 1996, puis dans le Larousse en 2003 et dans le Scrabble en 2004, «autrice» revient en force dans l'usage depuis le début des années 2010. Quant à l'Académie Française, ce n'est qu'en 2019 qu'elle réhabilite le terme... Le terme «auteure», qui naît dans les années 1990 au Québec, est lui aussi de plus en plus employé. S'il choque moins les oreilles irritées par son synonyme, «auteure» (qui est, lui, un pur néologisme) ne laisse pas entendre la féminisation à l'oral, et ne correspond pas à la morphologie de la langue française, très peu de mots féminins se terminant par «eure». «Autrice» comme «auteure» sont maintenant validés par l'Académie Française. Un symbole bienvenu d'avancement de la parité? •



# Not So Little Women

**CINÉMA • *Little Women* conte une histoire intemporelle de relations familiales. En suivant le destin de quatre sœurs et de leur mère, des questions de cœur, de rêves, de réalité s'entremêlent. Loin d'être une œuvre banale, elle a beaucoup questionné la place des femmes.**

*Little Women*, ou *Les filles du docteur March* en français, est un ouvrage mondialement reconnu, écrit en 1868 par l'américaine Louisa May Alcott. Connue sous son aspect papier, l'histoire a aussi



eu une certaine renommée sur le grand écran, avec maintes adaptations à travers le XX<sup>e</sup> siècle. Le récit suit une famille américaine pendant la guerre de Sécession, lorsque le père est appelé aux troupes. Cette histoire a un caractère autobiographique prégnant, bien que romancé: l'autrice, Louisa May Alcott, avait elle-même quatre sœurs. De plus, le personnage principal, la jeune Jo pleine de fougue, a l'ambition de devenir écrivaine – reflet fidèle de l'autrice.

## Réadaptation moderne

En 2019, la réalisatrice américaine Greta Gerwig revisite ce classique, avec des touches ajoutées de modernité. Réalisé 151 ans après la publication du livre, le film se voit réinjecté de valeurs féministes plus actuelles,

notamment avec les questions du mariage et du foyer.

## Une vision indépendante et innovante de la figure d'écrivaine

Alors que dans le livre, la deuxième partie se concentre sur l'importance de la vie domestique, notamment avec la sœur Megan et son rôle de mère au foyer, ou encore le mariage de Jo au professeur Bhaer – ayant pourtant toujours refusé l'idée de se marier –, Greta Gerwig incorpore des dialogues fortement modernes sur la condition de la femme. C'est par exemple le cas lorsqu'Amy dit à Laurie: «En tant que femme, je n'ai aucun moyen de faire mon

propre argent. Pas suffisamment pour me soutenir, ou pour soutenir ma famille. Et si j'avais mon propre argent, ce que je n'ai pas, cet argent appartiendrait à mon mari dès que l'on se marierait. Et si nous avions des enfants, ils seraient les siens, pas les miens. Ils seraient sa propriété. Donc ne me dis pas que le mariage n'est pas une proposition économique, parce que c'en est une. Peut-être pas pour toi, mais très certainement pour moi.» Malgré cette réinvention partielle de l'histoire, le personnage de Jo révèle une vision indépendante et innovante de la figure d'écrivaine – se détachant des attentes et codes féminins. •

Yaelle Raccaud

# Du côté de Virginia Woolf

**ANGLO-SAXON • Au cours des dernières décennies, les universités anglo-saxonnes ont eu un rôle indéniable dans la lecture et l'étude de leurs autrices. Mais cela fut-il toujours le cas? Comment expliquer ce décalage très fort avec le monde francophone?**

Les noms de Jane Austen, de Charlotte, Emily et Anne Brontë, de George Eliot et surtout de Virginia Woolf ne vous sont certainement pas inconnus et leurs écrits constituent des piliers majeurs de la littérature produite par des femmes aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Il serait peut-être temps de ne plus préciser le statut féminin de ces romancières. Pourtant, lors de notre parcours universitaire et scolaire, combien en rencontre-t-on seulement?

## Le manque d'autrices dans l'enseignement et la critique littéraire

Il serait bien sûr tout à fait erroné, et de mauvaise foi, de prétendre que la littérature francophone n'a pas donné naissance à de grandes autrices. Cela reviendrait à oublier,

rien que pour le XIX<sup>e</sup> siècle, les écrits de Germaine de Staël ou encore de George Sand. Par conséquent, c'est la place qu'occupent les autrices dans l'enseignement et dans la critique littéraire française qui demande à être améliorée.

## Critique engoncée dans ses certitudes

Les mots de Martine Reid, dans la préface de l'ouvrage *Femmes et littératures, une histoire culturelle*, paru cette année, résonnent ainsi de manière très juste: «Comment expliquer [...] qu'après des décennies de féminisme nous en soyons encore là?». Pourquoi les autrices, les femmes de lettres, les écrivaines ont-elles été à tel point invisibilisées par les critiques et les historien-ne-s de la littérature française? Là où leurs collègues anglo-saxon-ne-s prenaient à bras le corps la question du «canon» littéraire et tentaient d'en démontrer

la souplesse ainsi que la capacité d'adaptation, dès les années 60.

## Vers une littérature en soi

Cette impulsion pour une relecture des textes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et de la considération des écrits féminins dans leur ensemble comme catégorie à part entière, remonte à la parution de deux ouvrages fondateurs, publiés à la fin des années 70: *A Literature of Their Own* d'Elaine Showalter et *Mad Woman in the Attic* de Sandra Gilbert et Susan Gubar. Valérie Cossy, professeure associée au département d'anglais de l'Université de Lausanne, raconte comment «les féministes, en mettant en cause la domination masculine du canon dans les universités, ont vraisemblablement ouvert la voie à tous les décroisonnements futurs». En décidant de consacrer leurs thèses à des autrices, ces chercheuses ont eu une démarche pionnière. Valérie

Cossy évoque ainsi le cas d'Aphra Behn, autrice anglaise du XVII<sup>e</sup> siècle désormais reconnue et inscrite au répertoire des auteur-trice-s classiques.

## Diffusion des écrits féminins par l'université

Le rôle des universités s'avère en conséquence absolument nécessaire dans la diffusion et la création d'un discours sur les écrits féminins, inscrits au canon littéraire ou non, d'autant plus que certains se distinguent par leur formidable actualité et la pertinence de leur lecture aujourd'hui. Ceci à l'exemple d'*Orlando*, roman de Virginia Woolf, paru en 1928, qui interroge la question du genre et en montre déjà son caractère performatif. •

Margaux Pastureau

# Lire «l'invisible» littérature lesbienne

**LECTURE • Thérèse et Isabelle, les deux adolescentes imaginées par Violette Leduc en 1954, durent attendre les années 2000 pour voir leur désir éclore sans censure éditoriale. Aujourd'hui plus que jamais, la littérature lesbienne prend la place qui lui a longtemps été refusée.**

Sapphô, Colette, Nina Bouraoui, Audre Lord, Virginie Despentes, Fatima Daas, Adrienne Rich, Mireille Havet, Michèle Causse, Nicole Brossard... Liste non-exhaustive d'autrices lesbiennes dont la richesse des textes habille les représentations saphiques d'une diversité bienvenue dans la littérature.

## Rares sont les écrits lesbiens retenus par les canons littéraires

Car si les écrits lesbiens ont toujours existé, rares sont ceux ayant été retenus par des canons littéraires, qui proposent une majorité d'ouvrages d'auteurs: la mère supérieure de *La Religieuse* (1760) de Diderot et *La Fille aux yeux d'or* (1835) de Balzac sont de beaux exemples de portraits faits par des hommes sur des femmes aimant d'autres femmes et sombrant inévitablement dans la folie ou l'irréparable tristesse. Tragiques destins, donc, pour ces protagonistes, qui contribuent à nourrir un imaginaire érotique fantasmé et orienté vers un *male gaze* – regard masculin –, rendu seul légitime. Les trois nuits partagées par Thérèse et Isabelle, dont le plaisir cru prend la forme de métaphores inédites, la subtile poésie du *Brouillon amoureux* (2017)

de Souad Labbize ou encore la passion teintée de tragédie grecque des amantes du premier roman de Pauline Dellabroy-Allard – *Ça raconte Sarah* (2018) –, sont autant de récits kaléidoscopiques ouvrant le champ des possibles lesbiens et amoureux.

### Taire ce qui dérange

Tenter de circonscrire une littérature lesbienne, c'est donc se heurter à une réalité où les objets les plus visibles sont héritiers d'une hégémonie littéraire hétérocentrée qui participe à garder les autrices lesbiennes – qui se revendiquent comme telles ou qui écrivent sur le sujet – dans un sous-genre nébuleux. Car oui, «les femmes qui aiment les femmes» sont les grandes absentes des sphères publiques, rencontrant à la fois les discriminations genrées et l'impensé des représentations.

## «Les femmes qui aiment les femmes» sont les grandes absentes

La journaliste et militante féministe Alice Coffin défend d'ailleurs son activisme comme visant à rendre «l'accès à la parole médiatique» aux lesbiennes, effacées de la plupart des discours publics. *Le génie lesbien* de l'autrice, ouvrage retentissant de cette rentrée littéraire, aura fait couler l'encre de ses détracteur·trice·s, concentrés sur une lecture clivante du rapport homme/femme plutôt que sur la réalité d'être lesbienne en France, de nos jours. C'est *L'Opoponax* de la théoricienne littéraire Monique Wittig – prix Médicis de 1964 –, dont on salua le remarquable travail effectué sur la langue tout en taisant la dimension politique sous-tendant cette



Illustration de Jeanne Lmb, artiste illustratrice et tatoueuse

autofiction d'enfance. Ce sont Les Éditions de Minuit qui, à propos du *Corps lesbien* (1973) de la même autrice, présentent le lesbianisme comme «un thème dont on ne peut même pas dire qu'il est tabou, [tellement] il n'a aucune réalité dans l'histoire de la littérature», voilà qui est dit.

### Ce que la marge fait à la norme

Les représentations littéraires du lesbianisme vogueraient-elles entre oubli et communautarisme? Autrement dit, les écrits des autrices lesbiennes passeraient-ils d'une réception majoritaire qui atténue leur réalité politique à un lectorat strictement militant? Dangereux mouvement évoqué par Monique Wittig dans *La Pensée straight* (1978). Pour l'autrice, un texte se doit de bouleverser «la réalité textuelle dans laquelle il s'inscrit». Or, s'il se retrouve réduit à son seul thème social, le texte ne peut plus agir en résonance avec d'autres ouvrages: «Il n'intéresse plus que les homosexuel·le·s. Pris comme symbole ou adopté par un groupe politique, le texte perd sa polysémie,

il devient univoque», écrit la féministe matérialiste.

## Récits kaléidoscopiques ouvrant le champ des possibles lesbiens et amoureux

D'où l'importance de valoriser ce sous-genre littéraire. Car réfléchir à ce que la marge propose d'étranger à la norme – un certain rapport à la langue, des pratiques littéraires inédites et le déplacement du regard, alors à même de présenter une réalité qui dérange –, c'est reconnaître la profusion d'expériences possibles d'un monde que n'effraierait pas la différence. •





# Écrire en secret

**PSEUDONYMAT • Écrire sous couvert d'anonymat n'a rien de lâche: il s'agit parfois de se délier d'un nom qui peut porter préjudice. La littérature regorge de différent-e-s auteur-e-s qui se sont séparé-e-s d'une identité contraignante – principalement en termes de genre.**

Lorsque l'on pense aux pseudonymes, l'on pense rapidement, si ce n'est directement, à George Sand, de son appellation d'origine Amantine Aurore Lucile Dupin de Francueil. Romancière du XIX<sup>e</sup> siècle, elle aura recours à un pseudonyme masculin pour dissocier son travail de sa vie privée et protéger cette dernière. Ce pseudonyme vient à la suite de son premier, J. Sand, au début de sa carrière, tiré du nom de son amant Jules Sandeau, avec qui elle va écrire et publier des nouvelles et des romans. Cette démarche de «pseudandrie», bien que jamais explicitée par George Sand comme un moyen pour elle de faire valoir son travail et s'affranchir des obstacles féminins, est vue par David Martens dans *Pseudonymie et différences sexuelles*, comme une

volonté pour beaucoup de s'introduire dans le monde de la littérature, alors très masculin, pour obtenir une prime de légitimité. Il s'agirait de la possibilité, pour de nombreuses femmes, d'être publiées et de s'exprimer – même si elles ne pourraient pas en obtenir la reconnaissance. Dans un cadre plus récent, c'est notamment la fameuse et controversée J.K. Rowling qui a dû avoir recours à un pseudonyme pour publier sa saga *Harry Potter*.

## La possibilité d'être publiées et de s'exprimer

La romancière explique dans une interview pour CNN que l'idée

d'utiliser ses initiales est venue de son éditeur, dans l'optique de dissimuler son genre et d'ainsi attirer un public plus large – un public donc masculin et féminin. Ainsi, l'apparition des initiaux J.K. a remplacé le nom Joanne.

### Et l'inverse...

Au contraire, ce sont très peu d'hommes que l'on trouve dans la pratique. Il y a bien Prosper Mérimée, par exemple, qui publiera sous le nom de Clara Gazul; mais la démarche ne servira pas à gagner en légitimité, l'auteur se livrant plus à un jeu en faisant croire à l'existence d'une descendante de Maure Gazul, personnage imaginaire très répandu dans des romances espagnoles de l'époque. Il n'y a pas non plus ici de

volonté d'en faire un nom qu'il utilisera durant toute sa carrière comme identité alternative.

## Un enjeu aux implications existentielles pour les écrits

Ce changement identitaire relève donc chez les hommes plus d'une expérience, d'un jeu que d'un enjeu aux implications existentielles pour les écrits. Il aurait été ainsi contre-productif de prendre la démarche à l'envers pour se priver de lecteur-trice-s dans une société où c'étaient les hommes qu'on lisait. •

Clément Porchet

# Une ombre douce d'écrivaine

**POÉSIE • Le langage est une puissance qui ne se partage pas toujours de manière équitable; il arrive d'ailleurs souvent qu'une même parole résonne différemment sifflée depuis d'autres lèvres. Marceline Desbordes-Valmore, grâce à sa poésie, prit la parole, mais pour de semblables entreprises d'autres furent loué-e-s.**

«Que mon nom ne soit rien qu'une ombre douce et vaine» écrivit, dans un bref poème, Marceline Desbordes-Valmore, nom dont la sonorité agréable et désuète demeure en effet dans l'ombre des jours. Car qui prétendra connaître cette femme? Demandez donc à un-e passant-e si ce nom évoque quelque chose; voilà une entreprise vaine.

### (Ecr)ivaine parmi les souvenirs des jours

L'histoire littéraire couve un mal étrange. Sa finalité semble être de documenter, comprendre et retranscrire les événements historiques qui ont jalonné la littérature, dépeignant à travers des ouvrages et articles une esquisse du passé voulue fidèle. Or le mal procède justement de cette fidélité tant souhaitée ou plutôt, force est de le constater, fantasmée. Les plus tolérant-e-s évoqueront l'impossibilité de tout voir, de tout apprécier et de tout dire. L'excuse s'entend

volontiers, mais que penser de ces trop nombreuses femmes qui, par l'écriture ou un intérêt salutaire pour les productions poétiques ou romanesques, ont participé, parfois même activement, à la vie littéraire et qui n'occupent qu'une place mineure, souvent conditionnée par des constructions arbitraires, dans les fresques du temps? Sans crier à la tromperie, la meilleure manière de pallier cette faute reste de parler de ces écrivaines. Marceline Desbordes-Valmore eut davantage de peine à s'imposer, et cela malgré son talent pour l'écriture. Sa biographie, qui, afin d'attiser une curiosité naissante, sera ici en partie tue, esquisse une vie tourmentée. Elle n'est pourtant pas qu'une tragédie, mais aussi une force créatrice. Elle publia en effet plusieurs recueils entre 1830 et 1860 et, malgré une certaine virtuosité, ils ne connurent qu'un succès relatif. «Les femmes, je le sais, ne doivent pas écrire;/

J'écris pourtant [...]» ces mots ouvrent son poème *Une lettre de femme* et le constat se réifie dans un monde où le joug du public s'affirme en préférant tel ou tel tourneur de Marceline, alors que, à titre de contre-exemple, il admirait les recueils de Alphonse de Lamartine ou de Victor Hugo.

## La meilleure manière de pallier cette faute reste de parler

Depuis, le jugement porté sur son œuvre n'a pas réellement évolué, car, hormis peut-être Yves Bonnefoy, la plupart des critiques articulent leurs réflexions autour de fragments, trouvant alors une sensibilité rassurante comme dans *La rose de Saadi*: «Ce soir, ma robe encore en est toute embaumée.../ Respires-en sur moi l'odorant

souvenir». Au nom de Marceline s'adjoint ainsi souvent des valeurs arbitrairement féminines: «Cette spontanéité mêlée d'assurance qui s'élançait vers autrui pour lui livrer la quintessence d'un souvenir qui est une richesse» (Michel, Arlette, et al. *Littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle*. PUF, 1993). Or, afin de taire ces accusations de désinvolte spontanéité, il faut rappeler qu'elle composa quelques œuvres en vers atypiques comme l'hendécasyllabe, supplantant ainsi par anticipation le «génie» d'un Rimbaud mutin: «Ô champs paternels, hérissés de charmes/ Où glissent le soir des flots des jeunes filles» (*Rêve intermittent d'une nuit triste*). Distinguons dans cette allée, où les feuilles mortes ne tombent jamais, la trop éternelle présence du masculin, qui dévoie la posture littéraire d'une écrivaine à relire. •

Maxime Hoffmann

# Quand les masques tombent

**COMPORTEMENT • La mauvaise foi infuse en profondeur la société puisqu'elle occupe inconsciemment les esprits de bon nombre d'êtres humains. Autant dans la sphère aliénante de la consommation que dans les actions quotidiennes, elle incite des comportements en écart avec les valeurs et voile les esprits jusqu'à la prise de conscience salvatrice.**

Les contradictions caractérisent souvent le mode de fonctionnement des êtres humains, puisque leurs comportements s'accordent insuffisamment avec leurs valeurs sur certains domaines. Cet écart donne naissance au sentiment si désagréable de mauvaise foi, dès lors qu'on en prend conscience. Pesant comme une ombre prête à resurgir aux moindres déboires, elle assombrit plusieurs sphères de la société. La différenciation extrême des activités, notamment à travers la séparation du travail et l'exploitation inégale des ressources des pays, permet des miracles de production et induit une consommation toujours plus accrue. Des besoins artificiels font miroiter le bonheur à travers le confort matériel mais ils voilent la face de bon nombre d'êtres humains. L'interdépendance croissante entre tout un chacun contribue à éloigner des pensées les préoccupations concernant la production. L'éthique et l'équité disparaissent donc au profit de considérations plus matérielles. De nombreuses personnes sont donc aveuglées par leur mauvaise foi et oublient que le respect des peuples et de l'environnement est essentiel.

## Affronter cette ère de rareté en créant l'abondance

Un retour à une certaine autosuffisance permet alors d'affronter cette ère de rareté en créant l'abondance par ses propres moyens. Sylvain Tesson, écrivain et aventurier, affirme qu'«en ville, le libéral, le gauchiste, le révolutionnaire et le grand bourgeois paient leur pain, leur essence et leurs taxes. L'ermite, lui, ne demande ni ne donne rien à l'Etat. Il s'enfouit dans les bois, en tire sa substance. Son retrait constitue un *manque à gagner* pour le gouvernement. [...] Un repas de poisson grillé et de myrtilles cueillies dans la forêt est plus anti-étatisme qu'une manifestation hérissée de drapeaux noirs.» Ainsi, produire les biens nécessaires à sa survie contribue souvent à prendre conscience de sa mauvaise foi face à la production



industrielle. Dès lors, consommer en connaissance de cause est plus aisé et son attention est centrée sur la traçabilité et les conditions de production de ses achats afin d'être responsable de la protection de l'environnement et des populations.

### Conscientisation libératrice

Cette prise de conscience de l'aliénation engendrée par la société de consommation n'est que le premier palier à franchir pour évincer la mauvaise foi. Le second s'apparente davantage à un aspect auquel autrui se confronte quotidiennement. Il s'agit de se tromper soi-même. Confronté-e à une réalité désagréable, l'on se donne bonne conscience. Jean Paul Sartre, philosophe français du XX<sup>e</sup>, s'attelle à traiter cette question dans son œuvre *L'Être et le Néant*, paru en 1943.

## Dépasser sa contradiction interne afin de coïncider avec son soi

C'est notamment à travers l'exemple de la «coquette», jeune femme tiraillée lors d'une entrevue amoureuse que Sartre déploie les rouages complexes de la mauvaise foi: «Voici une femme qui s'est rendue à un premier rendez-vous. Elle sait aussi qu'il lui faudra prendre tôt ou tard une décision. Mais elle n'en veut pas sentir l'urgence. [...]

Mais voici qu'on lui prend la main. Cet acte de son interlocuteur risque de changer la situation en appelant une décision immédiate: abandonner cette main, c'est consentir de soi-même au flirt, c'est s'engager. La retirer, c'est rompre cette harmonie trouble et instable qui fait le charme de l'heure. Il s'agit de reculer le plus loin possible l'instant de la décision.» Sartre peint le tableau de la malhonnêteté que l'Homme s'inflige à lui-même.

## La conscientisation dévalue la mauvaise foi

En effet, au moment fatidique, lors de la prise de décision face aux avances, la coquette s'absente à elle-même; elle cherche à dépasser sa contradiction interne afin de coïncider avec son soi. Ainsi, cette femme tente en vain de se réfugier dans le vide d'un rapport nié – symptomatique d'une mauvaise foi accablante. Néanmoins, grâce à une volonté ferme, cette tromperie interne peut se trouver amoindrie. En effet, par l'unique acte de prise de conscience, la mauvaise foi s'amenuise considérablement. De ce fait, il revient à chacun-e de s'atteler à ce travail d'envergure et de se regarder en face. Cette conscientisation, qui semble au premier abord insignifiante, est pourtant le pilier structurant qui dévalue cette mauvaise foi. Mais le combat est rude puisqu'elle est autant alimentée par la société consumériste

que par nos aspirations à repousser nos choix. Les obstacles y sont donc conséquents, mais avec l'état d'esprit adéquat, comme le souligne l'écrivain Haruki Murakami «même les nuages les plus épais et les plus sombres scintillent d'une belle couleur argentée lorsqu'on les voit de l'autre côté».

### Tout ou rien

Plus concrètement, la demi-mesure est la principale alliée de la mauvaise foi puisqu'elle laisse entrevoir un échappatoire face à ses responsabilités; n'étant pas entièrement investi-e dans une action, il est facile de la fuir. La société fragmentée en est la principale responsable, car elle induit très souvent à se reposer sur ses concitoyen-ne-s. Par ricochet émerge une dilution de la responsabilité dans le nombre et personne n'endosse de charges précises. Néanmoins, un engagement total et une croyance profonde en la valeur d'une action pourraient évincer la mauvaise foi et redonner de la confiance et de l'indépendance à bon nombre de citoyen-ne-s.

### Un nouveau regard

Finalement, une constante semble émerger au contact de la mauvaise foi; les émotions néfastes – peu importe leur source – mènent à des décisions erronées. Ainsi, la mauvaise foi apparaît comme le produit de la négativité. De ce fait, un remède potentiel à cette tromperie résiderait dans le conseil suivant du philosophe stoïcien Marc Aurèle: «Développe en toi l'indépendance à tout moment, avec bienveillance, simplicité et modestie.» Plus largement, travailler à se forger une volonté capable de faire face aux multiples épreuves de la vie – couplée à la simplicité, qualifiée par Léonard de Vinci comme «la sophistication suprême» – semble une ligne de départ solide. Ce nouveau regard offre la possibilité d'entrevoir le sentier menant vers de nouveaux horizons exempt de mauvaise foi. L'ultime rempart: la mise en pratique simple selon Bergson, puisqu'il suffirait «d'agir en homme de pensée et de penser en homme d'action».

Carmen Lonfat  
et Adis Sabanovic



# «Noël sans Amazon»

**NOËL • Les fêtes de fin d'année sont empreintes de magie, tout comme d'un esprit de consommation. Des initiatives, comme le *cyber monday*, favorise le e-commerce. Toutefois, il existe des alternatives locales et écoresponsables afin d'offrir des cadeaux tout en respectant l'environnement et la société.**

Alors que les fêtes de fin d'année approchent à grands pas, et que le coronavirus semble s'inviter pour le traditionnel repas de Noël, il pourrait être tentant d'acheter ses cadeaux en un clic. En témoigne le *cyber monday*, qui dans la lignée du *black friday*, incite à la (sur)consommation en ligne. Si cette journée de shopping virtuelle a de quoi réjouir les géants du e-commerce, force est de constater qu'elle fait de l'ombre au commerce de proximité – déjà fortement impacté par la crise sanitaire. Par ailleurs, nul ne peut ignorer l'impact environnemental et social d'un tel mode de consommation. Dans ce contexte, *L'auditoire* vous propose sa liste de Noël afin d'acheter local et écoresponsable! •

Mathilde de Aragao

## Au coin de la rue

Face à la vente en ligne et aux grandes surfaces, ainsi qu'à la concurrence des prix, les petits commerces indépendants ont de la peine à s'imposer. De plus, selon les propos de Philippe Dufloo, vice-président de la Fédération vaudoise du commerce de détail, rapportés par *Le Temps*: «La crise sanitaire a tué 10% des petits commerces.» Privilégier les librairies et fleuristes indépendants, les boutiques de créateur·trice·s, ou encore le travail d'artisan·e·s au niveau local constitue alors un geste de solidarité. Mais pas seulement! C'est aussi l'occasion d'y trouver des objets plus originaux – voire uniques –, que ceux fabriqués massivement pour les grandes enseignes; sans compter une production plus responsable, privilégiant les circuits courts.

## De main en main

Si l'esprit de Noël est teinté du désir de consommer et, qui plus est, du neuf, il semble pourtant que le marché d'occasion ait des affaires à revendre! En 2019, selon une étude Kantar pour eBay, 54% des Français·e·s étaient prêt·e·s à offrir un cadeau de seconde main. Entre intérêt économique et écologique, il s'agit d'une alternative qui permet par ailleurs plus d'originalité. D'une veste vintage chinée dans une friperie, à des vinyles de Wham! dénichés dans une brocante (vous avez la chanson dans la tête?), ou encore à une vieille montre de collection rachetée à un particulier, offrir d'occasion a d'autant plus de valeur que l'objet raconte une histoire.

## À chacun·ne sa créativité!

Une autre alternative consiste à mettre son talent à profit, pour créer un cadeau personnalisé et sur mesure. Customiser une veste en jean pour son frère, peindre le portrait du chien de sa tante, créer ses propres sachets de thé pour son père ou réaliser des bougies dans des tasses pour sa grand-mère; pas besoin d'être un·e·artiste de renom, un peu de créativité suffit! Par ailleurs, le *Do it yourself* permet de recycler certains matériaux ou des objets qu'on se lasse d'avoir chez soi. Si «le temps est de l'argent», nul ne peut objecter qu'offrir son temps en vue de fabriquer un cadeau est un bien précieux!

## Chronique polémique L'enneigement

**Malgré le réchauffement, la neige couvre toujours les pistes de ski, mais à quel prix?**

La rareté de l'or blanc étant de plus en plus prégnante, de multiples solutions fleurissent au printemps ou à l'automne lorsque la neige disparaît ou se fait attendre. Face au réchauffement climatique, la créativité humaine s'attelle non pas à trouver des solutions durables, mais plutôt à des techniques d'enneigement afin de profiter du confort des pistes de ski le plus longtemps possible. En février dernier, cinquante tonnes de neige ont par exemple été hélicoptérées du haut vers le bas de la station pyrénéenne Luchon-Superbagnères. Bien que le directeur du syndicat mixte qualifie cette initiative comme n'étant pas «hyper écologique», la recherche de profits efface toutes traces d'une conscience responsable face à l'environnement. En ce sens, le loisir de l'amusement surpasse la nécessité d'une responsabilité collective. Même si les stations de ski suisses culminent généralement plus haut que celles des voisins français, elles ne se comportent pas mieux. Les hélicoptères n'approvisionnent pas – encore – en neige les pistes, mais les canons se multiplient afin d'assurer l'ouverture des domaines skiables à une date précise. Plus qu'une pollution sonore, c'est une consommation excessive d'eau qui est dramatique. De surcroît, des aménagements sont créés pour l'occasion afin d'en stocker suffisamment mais défigurent le paysage et bouleversent donc l'écosystème. Dans cet environnement aseptisé, il est difficile de prendre conscience des conséquences pour l'équilibre de la nature. Pourtant, une pratique plus adéquate du ski, notamment en randonnée, permettrait de sensibiliser les skieur·euse·s aux risques d'avalanche et aux bouleversements induits par le réchauffement climatique. Ainsi, les valeurs chères aux sports de montagne pourraient être réalisées tout en respectant son environnement, car le loisir de skier coûte autant aux pratiquant·e·s qu'à notre chère planète. •

Carmen Lonfat

# Dis-moi comment tu te tiens

**PERFORMANCE • La façon de se tenir, droit, avachi, courbé ou dynamique, influencent les émotions du moment. La posture ne porte pas seulement nos membres, elle porte aussi les émotions. Rare sont celles et ceux qui savent que celles-ci peuvent être entraînées. Effectivement, on peut choisir la façon dont on souhaiterait se sentir et, pour ce faire, on utilise la visualisation mentale.**

Depuis notre plus tendre enfance, on nous a répété maintes et maintes fois de prêter attention à la façon dont on se tient. Maintenir une bonne posture consiste à positionner le corps de manière à ce que les muscles et les ligaments soient le moins sollicités. Cela permet de travailler confortablement pendant de longues périodes et d'éviter certains troubles physiologiques. La posture constitue une fondation pour chaque mouvement que le corps effectue et elle détermine la

ou se tenant debout devant une table, les bras tendus, les mains posées à plat en appui sur la table. Ce sont des postures prises inconsciemment lorsqu'on se sent en confiance. A contrario, une *low power poses* définit la position lorsqu'on est assis, les jambes à 90 degrés, tête baissée et les mains jointes sur les cuisses ou alors debout, les jambes croisées et les bras repliés devant soi; comme si l'on voulait disparaître. Ce type de postures survient lorsqu'on se sent



façon dont il s'adapte aux différents stress qu'il subit. Parmi ces stress, on peut remarquer le port d'une charge lourde, l'assise inconfortable prolongée, mais surtout celui que l'on subit chaque jour: la lutte contre la gravité.

## Elle favorise physiologiquement la prise de risques

En plus de son rôle mécanique, la posture peut aussi apporter confiance et performance. Mais en quoi la façon dont on se tient peut-elle impacter la confiance en soi? En octobre 2012, la psychologue Amy Cuddy présentait dans un Ted-X ses recherches montrant les modifications physiologiques, psychologiques et comportementales ressenties en fonction de la posture que l'on adopte. Elle a utilisé des *powerful* contre des *powerless* postures. Une *high power pose* caractérise par exemple la situation d'une personne avachie sur une chaise, les pieds sur la table et les mains derrière la tête

mal à l'aise et que l'on manque de confiance en soi. Ladite étude a montré que la *high power pose* déclenche une élévation de la testostérone et une réduction de l'hormone de stress. Elle favorise donc physiologiquement l'augmentation de la capacité à la prise de risques et les sensations de performance. Mais il est plutôt difficile d'évaluer l'état dans lequel on se trouve à un instant donné. On prend rarement la peine de s'analyser et de se dire à haute voix qu'aujourd'hui on se sent faible, triste ou joyeux-se. La plupart du temps, la journée passe et on explique les durs moments grâce au mauvais karma. Par quel moyen peut-on donc choisir ses émotions, tout en prêtant attention à sa posture?

### Pouvoir de la visualisation mentale

La visualisation mentale permet de reproduire les effets des *power poses* quotidiennement et surtout sur demande. Son pouvoir est étonnant et il est depuis longtemps utilisé par les sportif-ive-s de haut niveau, tels que

Tiger Woods ou Simone Biles. Elle se développe aussi dans le domaine médical afin d'améliorer notamment les situations des patient-e-s atteint-e-s de cancer. Comme l'affirme le Dr O. Carl Simonton: «Vous pouvez donc agir sur votre cancer, puisque vous pouvez influencer vos émotions.» Là est toute la puissance de la visualisation mentale. Cette technique peut aussi être utilisée pour développer des situations de fluidité-bien-être et de performance. La Méthode Target de coaching mental utilise beaucoup cette technique: «Les besoins de plus en plus importants en bien-être sont symptomatiques des évolutions sociales récentes et de ce besoin nouveau de se retrouver pour se construire ou se reconstruire. Mais vouloir satisfaire ce besoin croissant en bien-être sans voir qu'il est directement lié aux difficultés grandissantes de la pression exercée par les innombrables défis que chacun choisit ou subit dans sa vie professionnelle et personnelle, c'est ne considérer qu'une des facettes de ce problème et refuser l'évidence: il est impossible de dissocier le bien-être de la performance. Ils sont toujours étroitement liés.»

## «Impossible de dissocier le bien-être de la performance»

Mais à quoi servent ces situations? Atteindre volontairement les états de fluidité, la performance et le bien-être, voire le bonheur, ne serait-ce que fugitivement, est le Graal. Quel rôle joue la posture? On a bien compris que la posture représente chacun d'entre nous et exprime chacune de nos émotions. Ainsi, si l'on associe une bonne posture et une pratique de la visualisation mentale, on serait dans la possibilité de choisir l'état dans lequel on voudrait être à un instant précis; calme, relâché, dynamique ou encore performant. Mais comment peut-on mettre cette théorie en application?

### Exemples d'application

Voici quelques exemples qui faciliteront la compréhension de cette théorie. Scott Brooks, l'entraîneur des Wizards,

croit au pouvoir de la visualisation mentale. Il l'a introduite dans le programme d'entraînement des Wizards et ils sont actuellement champions de la NBA. Comme l'a déclaré l'un de ses joueurs, Ian Mahinmi, pivot des Wizards: «La visualisation mentale, c'est comme développer le muscle de la mémoire, mais pour votre cerveau.» Malgré sa petite taille, Scott Brooks attribue sa réussite à ses heures de visualisation des lancers francs. Selon lui, plus vous pouvez imaginer des répétitions de réussites, à la fois mentalement et physiquement, plus vous aurez de chances de reproduire ces performances dans le jeu. Il est tout aussi possible d'inventer des situations mentales et de les nommer. Si on crée une situation où l'on se trouve sur un nuage de coton; on s'imaginer en train de dormir dans un nuage blanc cotonneux et sentir son corps en apesanteur dans un environnement rassurant, enveloppant et détendu. Cette expérience permettra d'être prêt-e à conquérir la journée, calme et détendu.

### Bibliothèque d'images mentales

Il appartient à chacun-e de créer des situations de visualisation mentale et de les nommer afin de construire une banque de données mentales. Le nom est un raccourci pour accéder plus rapidement et efficacement à la visualisation mentale. Si on veut créer ses propres situations de performance et de bien-être, il est important d'utiliser les cinq sens: ce que l'on voit, ce que l'on ressent, ce que l'on entend, ce que l'on goûte et ce que l'on sent. Ainsi ces situations deviennent réelles pour le cerveau et donc on pourra obtenir des résultats aussi impressionnants que la sécrétion d'hormones et le renforcement de l'immunité. On peut avoir autant de visualisations mentales que l'on veut. Ces situations se préparent et s'entraînent. On n'a ensuite plus qu'à choisir celle que l'on veut, quand on veut et où on veut. Même si on «simule» grâce à cette technique d'être dynamique et performant, le cerveau pense que c'est vrai et réagit en conséquence. Comme l'a prononcé Amy Cuddy lors de son Ted-X: «Fake it till you make it.» •

Mai Ly Leclair

# Revendications!

Chères et chers étudiant-e-s,

En raison de la situation sanitaire actuelle et des contraintes inhérentes à cette dernière, la Fédération des associations d'étudiant-e-s (FAE) de l'Université de Lausanne a pris position sur la question des examens de la session d'hiver 2021. Nous avons édicté pour vous des revendications soutenues et votées par notre législatif à la suite de nos assemblées des délégué-e-s du 16 et du 23 novembre 2020. L'objectif étant de garantir une égalité de traitement entre les différentes facultés concernant l'organisation de cette session d'examen et de la rendre la plus agréable et accessible possible pour toute la communauté estudiantine de l'Université de Lausanne.

Le semestre passé, nous avons été témoins de la prise de responsabilités de l'institution dans le but d'aider, de protéger et d'accompagner au mieux les étudiant-e-s durant la crise sanitaire. Cette dernière s'étant malheureusement prolongée, l'Université de Lausanne doit à nouveau prendre des mesures extraordinaires afin de garantir à ses étudiant-e-s la même qualité d'enseignement, mais aussi et surtout les mêmes chances de réussite.

En cette période lourde pour chacun et chacune d'entre nous, il est important que l'Université collabore avec les étudiants-e-s pour trouver des solutions adéquates, qui ne garantissent pas seulement le fonctionnement de l'institution mais aussi et surtout le bien-être de ses étudiant-e-s. •

Léa Pacozzi

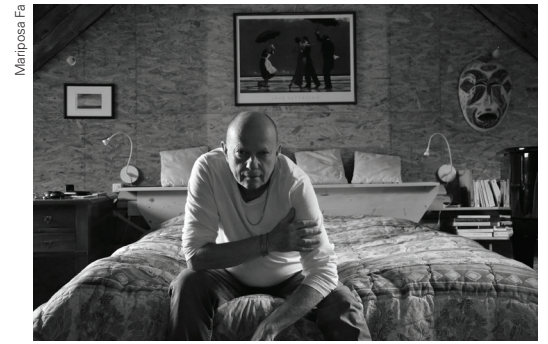
Les revendications pour la session d'examens d'hiver 2021 sont les suivantes:

1. NE PAS REPORTER LA SESSION D'EXAMENS D'HIVER QUE CE SOIT POUR LES ÉTUDIANTS DE L'UNIL OU LES FORMATIONS PRÉALABLES.
2. ADAPTER LES MODALITÉS D'EXAMENS TOUT EN LES COMMUNIQUANT CLAIREMENT ET À L'ÉCRIT AUX ÉTUDIANT-E-S AVANT LE 4 DÉCEMBRE.
3. EN CAS DE PRÉSENTATION À UN EXAMEN ET DE NON-RÉUSSITE DE CELUI-CI, L'ÉCHEC NE DOIT PAS ÊTRE COMPTÉ POUR LA SUITE DU CURSUS ACADÉMIQUE.
4. PERMETTRE LA DÉSINSCRIPTION DES EXAMENS JUSQU'AU 11 DÉCEMBRE (SOIT UNE SEMAINE APRÈS AVOIR REÇU LES MODALITÉS) ET CE, SANS QUE CELA NE PÉNALISE LA DURÉE MAXIMALE DES ÉTUDES.
5. NE PAS COMPTER COMME UNE ABSENCE INJUSTIFIÉE LA NON-PARTICIPATION À L'EXAMEN POUR DES RAISONS LIÉES À LA CRISE (PAR EX. MOBILISATION, QUARANTAINE, ETC.) ET CE, SANS QUE CELA NE PÉNALISE LA DURÉE MAXIMALE DES ÉTUDES.
6. QUE LES SESSIONS DE JUIN ET D'AOÛT 2021 SOIENT OUVERTES AUX RATTRAPAGES, Y COMPRIS AUX EXAMENS ÉCHOUÉS OU NON PRÉSENTÉS LORS DE LA SESSION D'HIVER 2021.
7. UN EXAMEN PRÉVU DURANT LA SESSION DE JANVIER PEUT SE TRANSFORMER EN RENDU TANT QUE LA DATE BUTOIR DE CE DERNIER SE TROUVE AU SEIN DE LA SESSION.
8. OFFRIR DES CONDITIONS OPTIMALES AUX EXAMENS EN LIGNE AUX ÉTUDIANT-E-S DANS LE BESOIN: PRÊT DE MATÉRIEL INFORMATIQUE ET MISE À DISPOSITION DE SALLES D'ÉTUDE.
9. ÉNONCER DES PROCÉDURES CLAIRES AFIN DE PARER AUX ÉVENTUELS PROBLÈMES TECHNIQUES ET ORGANISER DES CHECKS AVEC LES ÉTUDIANTS-E-S AFIN DE S'ASSURER DU BON FONCTIONNEMENT DES PLATEFORMES D'EXAMENS EN LIGNE. COMMUNIQUER PAR ÉCRIT À TOU·TE·S LES ÉTUDIANT-E-S LE FONCTIONNEMENT DE L'EXAMEN EN LIGNE.

VOUS POUVEZ RETROUVER LA VERSION COMPLÈTE DE CE DOCUMENT DE REVENDICATION SUR LE SITE INTERNET DE LA FAE. •



# Premier prix: *Citron Vert* Michel Finsterwald



Jean va forcer son destin.  
Tenter de forcer son destin.  
Faire de son mieux pour tenter de forcer son destin.

Notre homme pourrait imaginer, dans un sursaut existentiel, se lancer dans une conquête virile et frontale de Désirée. Mais il la sait vouée à l'échec. Trop d'habitudes se sont empilées en une couche sédimentaire inamovible. C'est ainsi. Jean va donc rester calfeutré dans son arrière-plan gris, invisible; mais il va entrer dans l'intimité de Désirée par une petite porte basse, voûtée. Jean va s'infiltrer, Jean va hacker. Il est loin d'être bête, a des connaissances étendues – notamment en informatique –, sait se débrouiller,

sait parfois oser. Alors il choisit son activité délirante dans le registre du voyeurisme éclairé: Jean sera espion.

Oh, il ne va pas s'attaquer à la Russie, ni à la NSA, ni même à des grands ou petits groupes administratifs, industriels ou commerciaux, il va espionner Désirée. Dans un premier temps, il imagine «oublier» un paquet de cigarettes avec une mini-caméra lors d'une visite dans son appartement, mais se rend vite compte du trop grand risque d'être con-fondu, de la rupture inéluctable qui s'ensuivrait, et de la complexité de la mise en œuvre de cette méthode. Le romantisme des récits d'espionnage de la guerre froide n'est pas pour lui. Il envisage aussi

la filature, mais c'est trop aléatoire, inconfortable. Le romantisme des films noirs de série B non plus n'est pas pour lui. En plus, même déguisé, il peut trop facilement être reconnu. Alors il décide de hacker. Discret, facile, indiscret. Jean adore. Il est dans son élément. Il se sent vivre – et non revivre car il n'a jamais vraiment vécu –, son pouls s'accélère. Il se prépare à tourner le film de sa vie. My name is Muller, John Muller!

L'envoi d'un courriel avec une pièce jointe suffit.

Jean connaît l'adresse mail de Désirée, Désirée connaît l'adresse mail de Jean. Tout au plus s'étonne-t-elle d'un mail de sa part, car il n'écrit que rarement. Elle ouvre la

pièce jointe, sourit au joyeux anniversaire souhaité à la fausse date (Jean n'a pas trouvé mieux), et surtout, en ouvrant la pièce jointe, ouvre la caméra et le micro de son ordinateur à l'indiscrétion de son hacker.

Tout est dans le manuel «Le Hacking pour les nuls». Jean y a trouvé le moyen de contourner les pares-feux, les anti-chevaux-de-Troie, toutes les protections logicielles, et en prime d'éviter que la caméra ne signale son activité par la brillance de la petite LED blanche. Notre espion en herbe, désireux d'incarner théâtralement son personnage, a transformé un coin de son appartement à la façon d'une camionnette d'écoute barbouze. Lui-même a enfilé un pardessus d'espion (beige, ceinture serrée, col relevé), s'est coiffé d'un chapeau d'espion, le tout complété par les lunettes noires obligées de la panoplie officielle de l'espion standard. Jean tient à la cohérence de son rôle qui exclut l'espionnage en charentaises, une bière à la main. De trop mauvais goût, même pour Jean. On a sa dignité nom de Dieu ! Son physique de taille moyenne, corpulence moyenne, sourire forcé et cheveu transparent fleurit bon l'espion KGB vintage dans sa version rudimentaire. Jean s'installe sur son siège et prie pour que Désirée garde son écran allumé et ouvert. Ce sera le cas.

Début de l'observation.

Son cœur bat.

Son œil pétille. •

Michel Finsterwald

## L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Après avoir passé sa vie dans la technique (ingénieur civil EPFL) et l'économie (MBA des HEC Unil), Michel Finsterwald est aujourd'hui étudiant en bachelor, philosophie - français moderne - histoire de l'art.

## Quel a été le point de départ de votre texte?

Le plaisir des mots. La sensualité de la phrase, de la construction. Sur un plan thématique, le quotidien, la banalité qui dérape, le côté touchant des petites gens, et aussi le caractère aléatoire de ce qu'on appelle la justice.

## Est-ce votre première expérience d'écriture?

Non. Un premier roman, *Bouromka*, écrit sous le pseudo Paul Derville (référence cachée à l'avoué du Colonel Chabert, Balzac). Publié dans la collection Ecritures aux éditions L'Harmattan, 2017.

## Qu'avez-vous cherché à transmettre à travers votre texte?

Un brin de fraternité, un pas hors des préjugés, un éloge de l'ambivalence.

## L'AVIS DU JURY

Les vies sans histoire font-elles des histoires? C'est la question que soulèvent les gris personnages de *Citron vert*: Jean, «l'homme pas compliqué» dont l'unique folie est de s'accrocher à un vieil amour sans réciprocité; Lucca, le petit truand dont l'allure de tombeur laisse présager la chute; et la bien nommée Désirée, dont ils lorgnent «la quarantaine généreuse». Une histoire sans histoire; un banal triangle amoureux, avec ses frustrations, ses faux-airs de tragédie. C'est pourtant de ce déjà-vu que naît la tension qui traverse le récit, la tension insupportable du visible et de l'invisible: la jouissance de voir l'autre, l'angoisse de ne pas en être vu, l'irrésistible besoin de voir sans être vu-e. La pulsion scopique introduit un zeste de couleur dans la grisaille de ces relations programmées. Des couleurs et un goût acides toutefois car la transgression du voyeur n'est qu'un modeste piratage de caméra d'ordinateur. Happé-e-s malgré tout par cette promesse de visible, nous, lectrices et lecteurs, attendons, désirons voir. Mais le drame se jouera en coulisses. De lui et de la justice immanente qu'il est censé matérialiser, nous ne verrons rien. Rien que la troublante incertitude de l'ordinaire, résumée par la formation d'un couple que rien ne laissait prévoir et par le don des citrons verts, aussi étonnant et ironique que l'écriture de la nouvelle («quelle drôle d'idée!»). •

Estelle Doudet

## Deuxième prix: *Un geste modeste* Jonas Sollberger

LA DAME QUI PENSE BIEN FAIRE  
Eh oui, on ne peut pas juste jeter nos  
déchets juste... comme ça... dans la  
rue... dans la rue...

C'est le droit de tout le monde.

*Elle fait une petite pause.*

LA DAME AGEE  
Mais pourquoi pas ? bien sûr que si !

LA DAME AGEE  
Et puis il y a des balayeurs qui  
peuvent s'en occuper.

### L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Jonas Sollberger est actuellement en première année de Bachelor en Lettres. Il étudie l'allemand, l'histoire de l'art et l'histoire et esthétique du cinéma.

### Quel a été le point de départ de votre texte ?

C'était il y a un an. Je sortais des magasins dans la rue de Nidau, à Bienne. C'était un objet banal du décor urbain, un emballage plastique, qui m'avait inspiré ce jour-là dans la rue. J'ai pourtant laissé cette idée de côté. Ensuite il y avait la crise. J'avais du temps. Et j'ai développé cette idée.

### Est-ce votre première expérience d'écriture ?

Non, mais c'est ma première expérience dans la participation à un concours. Depuis mars 2020, je me suis mis à écrire plus régulièrement. La situation s'y prêtait bien. C'était pour moi l'occasion également d'expérimenter plusieurs formes d'écriture, notamment la forme scénaristique qui me parle beaucoup.

### Qu'avez-vous cherché à transmettre à travers votre texte ?

De l'incompréhension, de la solitude et un peu d'espérance, je suppose.

### L'AVIS DU JURY

«Génial». Ecrit en majuscule. Suivi de ces adjectifs: original, cynique, métaphorique, vif, engagé. Aussi bien le fond, la forme que le ton.

Voilà mes notes de lecture, à propos d' *Un geste modeste*. Des notes, pour le coup bien modestes, par rapport à ce texte si singulier.

Construisant un synopsis de film, ou une pièce de théâtre, le récit happe immédiatement le-la lecteur-trice.

Premier plan, second plan.

Sans en avoir l'air, l'auteur plante le décor, l'ambiance et amène ses personnages avec une efficacité déconcertante.

Il y a l'homme à la barre chocolatée, le nez dans son téléphone, le «pollueur». Il jette ses papiers par terre, car selon lui, cela fait partie de sa liberté. Et puis il y a «la dame qui pense bien faire», qui ramasse le papier et qui interpelle «le pollueur». Au nom de la planète. De notre responsabilité.

A cette scène de rue, à priori banale et sans enjeux, vient s'ajouter, un «balayeur», une «dame âgée», et d'autres. Et la situation se renverse. Dégénère. Subtilement mais de manière totalement hors norme. Et pourtant, on la visualise, cette scène hors norme qui frise le burlesque. Parce que l'auteur, grâce à ses mots, nous donne à voir, à croire, à vivre.

Et au-delà de la prouesse littéraire, *Un geste modeste* fait écho à ce que l'on vit aujourd'hui. Il y est question du «vivre ensemble», plus précisément, de la difficulté que l'on a à vivre ensemble. Cela parle de responsabilité qu'aucun considère comme d'entrave à nos libertés.

Un texte efficace, extrêmement bien écrit et construit. Qui renverse les codes, et nos cœurs. •

Julie Evard

*Elle réfléchit un peu.*

LA DAME AGEE

Je crois que je vois où vous voulez en venir.

LA DAME QUI PENSE BIEN FAIRE et  
LA DAME AGEE *regardent les sacs de la vieille dame.*

LA DAME AGEE

Vous allez encore me dire de réduire mes achats, me dire d'acheter seulement ce qui m'est utile, ce qui est nécessaire.

*Elle réfléchit à nouveau un petit moment.*

LA DAME AGEE

Mais vous savez Madame, ces articles font mon petit bonheur. En fait, vous ne voulez pas que je sois heureuse. Sans ces objets ma vie n'aurait pas de sens.

LA DAME Q.P.B.F.

Mais non madame, ... Et bien... En fait... Il faudrait... Nous devrions essayer... juste de...

LE POLLUEUR

De quoi ?!

LA DAME Q.P.B.F.

De prendre soin de notre précieuse planète.

TOUS *sauf* LA DAME QUI PENSE BIEN FAIRE regardent autour d'eux et ensuite le ciel.

LA DAME AGEE *montre les enseignes avec un geste vif de la main.*

LA DAME AGEE

Notre planète va au mieux, regardez. Les gens ont du travail, les affaires marchent.

LA DAME Q.P.B.F.

Mais il existe des calculs, des chiffres, et même des statistiques !

LE BALAYEUR

Je fais jamais confiance aux calculs.

LA DAME AGEE

Moi non plus, et de toute façon ils ne m'ont jamais portés chance les chiffres. J'y crois plus.

LE POLLUEUR

Moi de tout ça je m'en méfie, des statistiques aussi, surtout les schémas. C'est que tu vois, moi je suis méfiant, moi. Je garde une distance critique avec ce qu'on me dit à moi. Je crois que mes yeux, j'y crois pas aux nombres.

LE BALAYEUR

Oui! J'ai pas besoin des nombres pour savoir comment va le monde, je l'vois très bien moi-même.

LA DAME Q.P.B.F.

Mais le CO2, le réchauffement, la nature...

LA DAME QUI PENSE BIEN FAIRE *regarde autour d'elle, ensuite le ciel.*

*Ensuite, LES TROIS AUTRES font de même.*

LE POLLUEUR

*En regardant le ciel :*

J'vois pas de CO2 moi.

*A ses amis :*

Vous en voyez, vous ?

LE BALAYEUR et LA DAME AGEE *regardent à nouveau le ciel, l'air.*

LE BALAYEUR Non.

LA DAME AGEE Non plus.

*Elle baisse les yeux du ciel et regarde à nouveau les autres qui font de même. •*

Jonas Sollberger



Jonas Sollberger

## Troisième prix ex æquo: *Parlant boutique* Julien Cerf



Il n'y a pas à dire, j'aime mon métier, je l'aime vraiment. C'est étonnant, d'ailleurs, que j'aime mon métier, parce que pour quelqu'un qui n'aime pas se lever tôt, on aurait pu penser que. Mais non. Je dis pour quelqu'un qui n'aime pas se lever tôt; c'est un raccourci de pensée que je fais, parce que je sais que je me comprends, mais ce que doivent penser les gens quand je leur dis ça... En même temps, ce n'est pas mon problème, ce que les gens pensent. Ces cartons, toujours surchargés de scotch, ce n'est quand même pas faute de me plaindre! Mais quand même, la cinquantaine passée et la première chose qu'elle dit, c'est qu'elle n'aime pas se lever tôt, la bonne dame. Non, ce n'est pas ça, je leur crierais, non, comme ça en partant un peu dans les aigus, non, l'air offusqué! C'est juste que je n'arrive jamais à m'endormir le soir alors faites le calcul, au bout du compte ça paraît logique que le matin ne soit pas là pour m'aider. Mais bon, j'aime mon métier, heureusement. J'aime mon métier et en même temps, tout ce fatras que je reçois chaque jour ne me facilite pas la vie, d'autant que ce matin, c'est encore plus compliqué que les autres parce qu'il y avait un bon film assez tard hier soir. J'ai déjà oublié le nom, mais vraiment, le film était bon. Et ces cartons pleins de magazines que je ne vendrai jamais, c'est quand même incroyable qu'ils insistent, oui, si et qu'ils persistent tant, même, encore. Si et tant? Si tant, j'aime bien. Si je devais créer un magazine, je l'appellerais peut-être comme ça, moi, tiens, si tant. Tu parles, si je créais un magazine... déjà non, pour commencer, je ne créerais pas de magazine parce qu'après, quoi, ça obligerait les buralistes à le recevoir par grappe de 30, à ne plus savoir quoi en faire et... et c'est déjà assez pour me décourager. C'est pour mes

clients, que je tiens, je les aime bien. Et ce couteau, je l'ai mis où? Il a sûrement dû s'exiler au fond d'un carton. Allez savoir, peut-être que lui non plus n'est pas du matin. Ah mais non, monsieur, le matin, ça me fait bien ni chaud ni froid, le matin, le problème c'est le, et puis tant pis, là, quand je suis fatiguée je me répète. Des jouets, il ne manquait plus que ça, des jouets! Mais parce qu'ils ne sont pas cons, les gars, ils se rendent compte aussi bien que moi que leurs canards ne se vendent pas. Mais alors eux, au lieu d'utiliser leur cerveau à réfléchir, ils l'utilisent à inventer des jouets pour que les gens achètent

quand même leurs articles, mais pour le jouet. Vous êtes bien gentils, mais à ce compte-là, ne vendez que les jouets et épargnez-moi votre cirque, parce que ce n'est pas vous qui devez refaire tout l'arrangement deux fois par semaine pour trouver de la place pour vos jouets. Heureusement que je peux leur renvoyer ce que je ne vends pas et heureusement qu'ils le reprennent et qu'ils me remboursent, surtout, il manquerait plus que ce soit moi qui doive trinquer. Mais même ça, ça risque d'arriver, on n'est plus à une ineptie près. Et mon téléphone qui sonne, encore, mais pourquoi les gens ne dorment pas, le matin?

C'est malheureux à dire, mais heureusement que le tabac se vend bien, sans ça j'aurais déjà fermé boutique. En plus, le tabac, ça se range facilement. Et ils ne mettent pas de jouets avec. Mais on n'est pas à une ineptie près, alors allez savoir. •

Julien Cerf

### L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Julien Cerf poursuit actuellement un master en psychologie clinique à l'Unil.

#### Quel a été le point de départ de votre texte?

Je suis fasciné par ce que les gens se disent quand ils n'ont rien à se dire, dans des endroits où ils se retrouvent par défaut, comme les arrêts de bus, les files d'attente ou les kiosques. Tout devient prétexte pour entrer en contact, c'est l'interaction qui compte, le langage devient vivant.

#### Est-ce votre première expérience d'écriture?

Non, j'ai aimé écrire dès que j'ai su tenir un stylo. J'ai toujours trouvé ça marrant de faire des lignes sur une feuille et d'imaginer que c'était quelque chose de sérieux.

#### Qu'avez-vous cherché à transmettre à travers votre texte?

Le moins de choses possibles. Mettre des personnages moyens dans une situation banale et les laisser se débrouiller entre eux avec ça. C'est eux qui ont chacun leurs revendications à partir de leur position, pas moi. Je ne me sens pas légitime pour parler à leur place, je m'occupe juste du rythme.

### L'AVIS DU JURY

*Parlant boutique*, c'est une ode à la vie quotidienne sous forme de réflexions intérieures et de dialogues vivants et spontanés, à l'image de la protagoniste connue sous le nom de Dominique. Cinquantenaire, buraliste, qui n'aime pas se lever tôt mais aime réellement son métier; elle accueille dans sa boutique les gens du matin. Comme Jeanne, féministe, coquette et diplômée, qui dort dans la rue. Denis, un retraité adepte de pêche et sa petite-fille Mehla, une fillette curieuse et éveillée. Ou encore Mike, un éboueur plein d'humour et qui a le sens du service.

L'originalité du style de la nouvelle tient au fait d'alterner des passages de narration, dévoilant les interrogations personnelles des protagonistes, avec des bouts de dialogues saccadés mêlant les différents personnages de manière confuse. Loin d'être maladroit, cela a le mérite de renforcer l'authenticité des interactions, qui reposent sur fond de bienveillance, de curiosité, de dérision et parfois de malaise. Finalement, à travers des conversations qui semblent d'abord banales, l'auteur met en exergue la réalité et les difficultés sociales rencontrées par les protagonistes, révélant ainsi un sens profond de l'existence humaine. •

Mathilde de Aragao



## Troisième prix ex æquo: *Si tu étais mes yeux* Léa Rüfenacht



L'inconnu marchait très vite, il était beaucoup plus grand que Rey et cela l'obligeait quasiment à courir pour ne pas se laisser distancer. Le contact des doigts de l'homme sur son poignet le perturbait beaucoup, ils étaient longs et étonnamment froids, dans la lumière du couloir, il arrivait à voir que son visiteur n'avait rien de commun. Sa peau semblait avoir été sculptée dans le marbre et ses cheveux étaient si clairs que l'on aurait pu penser à des fils de soie pure. Il avait des airs d'anges, un ange sensuel, rien à voir avec les apologies d'une quelconque virilité masculine, son corps était fin, ses cheveux étaient assez longs pour former des boucles prenant les rayons lumineux, et il flottait librement dans une chemise et un pantalon beige. Rey n'avait plus qu'une envie, voir son visage, il y avait forcément quelque chose de décevant sur cet homme, pas de prothèse apparentes, pas de déficience de la vue ou de l'ouïe, ce pourrait-il qu'il soit un miraculé? Arrivé dans le hall, il l'entraîna vers un pilier de maintien et se tourna vers lui, sans lui lâcher la main, en lui brandissant son calepin sous les yeux. Rey regarda les dessins, il écarquilla les yeux, était-il en train de devenir vraiment aveugle et comblait-il ses troubles ou était-ce le vrai dessin devant lui? On y voyait deux rascasses volantes, nageant de toute leur prestance, leurs nageoires déployées comme les voiles d'un navire. La dernière rascasse que Rey avait vue était dans le livre d'apprentissage, et la dernière vivante, c'était il y a des années, pourtant là, sur le papier de cet homme, il les voyait nager, passer derrière des algues, leurs rayures se confondant avec les ombres des plantes, il voyait leur yeux, inquisiteurs, leurs aiguillons mortels, ses animaux d'une élégance qui n'a d'égale que leur dangerosité. Sentant les larmes lui monter aux yeux, il détourna le regard et trouva

celui du visiteur, les yeux grands ouverts en attente d'une réponse à quelques dizaines de centimètres de lui. Voyant que quelque chose n'était pas normal pour une simple identification de poisson, l'homme se détendit, recula d'un pas et relâcha la main de Rey. Dans son combat contre les larmes, il prit le temps d'observer le visage de l'individu. Ses yeux étaient foncés, d'une couleur indéfinissable à cause des lumières changeantes,

ourlés de longs cils et surligné de sourcils fins, qui, tout comme le reste de son visage, étaient d'une perfection irréaliste, mais d'une douceur incroyable. Ses traits avaient la même pureté que ceux de son dessin, une vivacité mêlée d'une mélancolie trahie par des couleurs passées. Ayant l'impression de passer trop de temps à l'observer, Rey dévia son regard pour revenir au dessin, à peine eut-il posé les yeux sur la feuille qu'il se mit à

sangloter, c'était injuste, il aurait voulu pouvoir voir nager ces poissons, lui aussi. L'homme attendait patiemment, lorsqu'il se fut calmé, il lui reprit la main, laissant son aura apaisante achever d'atténuer la tristesse de Rey. •

Léa Rüfenacht

### L'AUTEURE EN QUELQUES QUESTIONS

Léa Rüfenacht étudie l'histoire, le français et l'histoire et science des religions à l'Unil.

#### Quel a été le point de départ de votre texte?

Il me semble que l'idée m'est venue après avoir regardé un énième film d'amour où l'homme et la femme sont évidemment attirés réciproquement et où ils surmontent les obstacles comme si de rien n'était. J'ai eu envie d'écrire une histoire qui ne finit pas bien de ce côté-là, où les protagonistes ne vivent pas heureux ensemble avec des enfants.

#### Est-ce votre première expérience d'écriture?

J'ai déjà participé et été primée au concours d'écriture de mon gymnase, lors de ma dernière année. J'avais aussi participé au «concours de vacances» de mon école, en écrivant une nouvelle.

#### Qu'avez-vous cherché à transmettre à travers votre texte?

Mon idée de départ était une histoire beaucoup plus longue et j'ai dû l'aménager (à mon grand regret) pour respecter la longueur limitée, mais mon but était de montrer qu'on peut tirer quelque chose de chaque relation, même si la fin n'est pas celle espérée. Je voulais montrer que le fait de rencontrer quelqu'un peut nous faire évoluer même si cette personne est de passage dans notre vie. J'ai aussi voulu transmettre du calme, de la beauté, principalement sous-marine, de la lumière, mais aussi de l'ombre, des émotions, ou même des vagues d'émotions.

### L'AVIS DU JURY

Le contexte de *Si tu étais mes yeux* est planté en quelques mots: deux siècles après une catastrophe, la Terre est confite dans les radiations; presque tous les êtres vivants, animaux, végétaux se sont trouvés rôtis; les survivants, héritant de séquelles diverses, survivent sous terre.

Là, sous la croûte terrestre, un aquarium de treize étages a recueilli des animaux aquatiques. Rey, le personnage principal de cette nouvelle, souffre d'intolérance à la lumière et c'est donc tout en bas, au treizième, dans les abysses, qu'il travaille, qu'il contrôle, nettoie les aquariums, veille sur des monstres marins et autres méduses vivant dans «une eau plus noire que l'obsidienne».

Alors que Rey travaille dans un autre étage que le sien – un étage bien trop lumineux – il doit demander l'aide d'un étrange visiteur afin de bien se diriger. Il s'avère que cette personne, sorte d'ange à l'apparence parfaite, possède un pouvoir étonnant. Il dessine merveilleusement. Ce qui stupéfie Rey, c'est que ses yeux endommagés les discernent parfaitement, ces dessins. Rey voit enfin les poissons dont il s'occupe!

Mais cet ange sans défaut visible souffre néanmoins d'un sérieux handicap: il ne ressent aucune émotion et nage donc dans une absence de sentiments.

Moralité: le plus handicapé des deux n'est pas celui qui est presque aveugle, puisqu'on ne voit bien qu'avec le cœur. Ce texte inspiré des inquiétudes de notre temps est servi par une écriture aussi limpide que maîtrisée; on est tenté de dire... lumineuse. •

Claude Pahud

# Anecdotes culturelles estudiantines

## La fondue...

J'étais en train de manger de la fondue avec mes colocataires et à la fin j'avais la sensation d'avoir trop mangé. J'ai traduit littéralement une expression qu'on a au Mexique et j'ai dit: «J'ai la maladie du cochon». Ils m'ont regardé en rigolant et je ne savais pas que ce n'était pas une expression ici. Alors j'ai dû expliquer qu'au Mexique on dit ça quand on a trop mangé et qu'on a envie de dormir parce qu'on ne peut même pas bouger. A partir de ce jour-là, ils disent toujours qu'ils ont la maladie du cochon.

Mariana, Mexique

## Prononcer à la francophone, même les mots anglais

Il y a une chose qui est vraiment bizarre pour moi. On a intégré beaucoup de mots anglais dans la langue française mais on prononce les marques anglaises à la française. Tout le monde dans le cours de programmation prononce Python comme le serpent et il y a quelques années quelqu'un a prononcé même les produits iPad ou iPhone avec un «i» français. En allemand on ne le fait pas. Nous utilisons toujours les prononciations originales des marques sauf pour une marque qui n'est pas connue. Ça me gêne toujours si quelqu'un doit corriger ma prononciation. Pourtant, si je dis que j'apprends la programmation avec Python (prononciation anglaise) il n'y a personne qui me comprend.

Sandro, Suisse allemande

## Voitures volantes

Les Alpes suisses sont les montagnes les plus célèbres au monde. En hiver, il n'y a pas de meilleur endroit pour skier et en été, elles sont parfaites pour randonner. Mais pour conduire? Les endroits où les voitures et les bus peuvent se croiser me semblent insolites. La nuit, je pensais qu'il y avait des voitures volantes comme dans *Harry Potter*, parce que je ne pouvais pas croire qu'il y avait des personnes qui conduisaient à cette hauteur. Au début, je pensais que j'allais mourir à chaque fois que je montais aux alpages; maintenant je conduis presque comme une Valaisanne.

Esther, Etats-Unis & Honduras



Les étudiants en échange de la classe TANDEM.

## Le contrôle des habitants, toute une histoire!

Quand je suis arrivée à Lausanne, j'ai été informée d'une obligation fondamentale en Suisse. Tout le monde doit s'inscrire au Service du Contrôle des habitants. Même ce fait m'a choquée! Avant, j'habitais aux Etats-Unis et en Angleterre, donc c'est très officiel à mon avis. Cependant, cette histoire ne concerne pas cela, mais plutôt ma confusion dans un nouveau pays! J'ai envoyé les dossiers au Service du Contrôle des habitants à Lausanne. Je me suis dit: «Parfait, ce procédé était trop stressant, mais heureusement c'est terminé!» Bien sûr, le jour suivant j'ai reçu un courriel qui disait «Madame, vous n'habitez pas à Lausanne. Vous habitez à Ecublens, et il faut envoyer vos documents au Service du Contrôle des habitants de cette ville.» C'est embarrassant que je n'aie eu aucune idée du fait que c'étaient deux communes différentes! Ensuite, j'ai pu refaire complètement le procédé. C'était ennuyeux, mais au moins maintenant je ne confonds plus les deux!

Taylor, Etats-Unis

## Un horaire pour faire la cuisine...

Un jour, alors que je rendais visite à mon meilleur ami ici en Suisse, j'ai décidé de faire la cuisine pour notre dîner. Alors que je préparais les ingrédients pour la cuisson, mon ami m'a demandé combien de temps il faudrait pour préparer ce plat. Eh bien, à ce moment-là, j'ai remarqué que c'est une différence culturelle: le timing semble très important en Suisse, alors qu'il n'est pas le même

en Asie. Nous ne mesurons jamais le temps nécessaire à la préparation d'un plat. Quand il est prêt, il est prêt pour nous. J'ai également été surprise d'apprendre par mes amis que toutes les activités doivent être effectuées dans le respect du temps en Suisse.

Susu, Birmanie

## Billets de banque, rares

Une différence entre la Suisse et l'Angleterre que j'ai remarquée tout de suite, c'est les billets de banque. En Angleterre, notre plus gros billet de banque est de 50 livres, et actuellement ils sont extrêmement rares à trouver. Donc à mon arrivée en Suisse, c'était une vraie nouveauté pour moi de voir des billets de 100 et 200 francs! Une fois, une de mes amies a payé son café avec un billet de 100 francs, et une autre amie a payé pour une tournée de boissons avec un billet de 200 francs! Je comprends que ce n'est pas nécessairement une habitude suisse, mais en tant qu'Anglaise qui ne voit que des billets de 20 livres, je trouve cela assez amusant. •

Lauren, Angleterre

Retrouvez plein d'autres anecdotes sur notre site internet, [lauditore.ch](http://lauditore.ch)

## La parfaite tarte

Afin de simplifier vos choix à la cafétéria, voici un guide déterminant la tarte appropriée à tous types de faims.

Qu'il s'agisse du repas de midi, du petit déjeuner tardif ou du goûter bien mérité, *Da Nino* sait régaler. Particulièrement avec ses tartes à 3.60CHF qui ravissent les papilles. Par contre, la difficulté à laquelle il faut faire face, quand on se retrouve à la caisse, c'est bien de devoir faire un choix. Entre tartes aux pommes, poires, pruneaux ou framboises, que prendre? Chaque tarte a ses qualités et ses nuances, répondant à un besoin précis. *L'auditoire* a donc trié les tartes entre grande et petite faim, casse-croûte solitaire et quatre heures entre ami-e-s, simple accompagnement de café ou encore en dégustation toute seule. Tout d'abord, la **tarte aux pruneaux**; qu'elle est exquise, savoureuse! Sa légère pâte feuilletée permet d'apprécier, dans toute leur splendeur ses pruneaux naturellement sucrés, dégoulinant de jus. Elle est idéale pour accompagner un café ou en cas de petite faim. Quant à la **tarte aux poires**, plus qu'un simple goûter, il s'agit presque d'un plat entier. Ce riche dessert est constitué d'une pâte qui rappelle les biscuits milanais de Noël et de poires enrobées dans une crème pâtissière à en bouleverser les sens. En cas de grande faim, il s'agit de la tarte parfaite, et pour les généreux-euses, du dessert absolu à partager. La **tarte aux framboises** se distingue des autres par la présence de crème chantilly le long de sa croûte – déconseillée aux intolérant-e-s au lactose. Elle offre fraîcheur et légèreté, convenant parfaitement à un petit en-cas. Et finalement la **tarte aux pommes**! Les pommes y sont finement tranchées et disposées sur la pâte brisée, créant le parfait goûter, dessert ou encore petit-déjeuner. Cette tarte aux multiples fonctions peut se déguster entièrement seule ou également se partager à deux, autour d'un thé au gingembre ou d'un cappuccino! •

Furaha Mujynya

# Dans l'espoir d'un troisième acte

**THÉÂTRE • Après l'annulation de sa 13<sup>e</sup> édition, prévue au printemps passé, le Festival Féculé propose un nouveau format, mêlant pièces contemporaines, réinterprétations d'œuvres de Molière et d'Oscar Wilde, performances musicales et littéraires.**

Le Festival des cultures universitaires (Féculé), qui devait se dérouler au printemps passé, a été déplacé au mois d'octobre. Cette édition quelque peu différente de celle originalement prévue s'étale dorénavant sur huit mois et se découpe en cinq actes, aboutissant à un épilogue. Chaque session s'étale sur trois jours, sauf l'épilogue qui s'étend sur une semaine. Les actes sont composés de certaines performances de l'édition précédente, tandis que l'épilogue propose un programme inédit. Il n'y a pas que le format de cette édition qui diffère, mais aussi le lieu où elle se déroule. Le Festival Féculé a ainsi permis d'inaugurer la nouvelle salle polyvalente du Vortex, offrant aussi la possibilité de découvrir le



bar *Le Perchoir* et le *Restaurant Vortex Coffee and Food*, situés juste à côté de la salle polyvalente. Le festival propose une programmation composée de performances musicales, artistiques, littéraires et

théâtrales, fluctuant d'un registre tragique à des œuvres plus comiques.

## Futur incertain

Bien que l'Acte II du festival ait été annulé, l'Acte III, originalement prévu mi-décembre, est maintenu et sera présenté sous des formats alternatifs, adaptés aux conditions sanitaires actuelles. Cet Acte contient trois performances distinctes. En premier lieu, *Lady Windermers' Fan*, de Oscar Wilde, qui est réalisée en anglais – surtitrée en français, pour les moins habiles de la langue de Shakespeare. Elle expose l'humour subtil de Wilde dans une satire de la société victorienne. *Il n'en reste plus aucun* est une pièce aux teintes plus sombres, inspirée de l'œuvre d'Agatha Christie qui, d'après les organisateur-trice-s

du festival, sera probablement adaptée en format audio puis diffusée sur Fréquence Banane. Finalement, les responsables du festival ont décidé de présenter le concert *Loz Azulejos Tocan* en ligne, afin que tout le monde puisse se réchauffer en dansant sur sa musique aux notes brésiliennes, cubaines et andalouses. Malgré la modification des performances imminentes, l'épilogue, prévu au printemps prochain, reste d'actualité et les postulations pour y participer sont ouvertes jusqu'au 6 décembre. Ne manquez donc pas l'opportunité de découvrir des productions artistiques sous un format complètement inédit, voire même la possibilité d'y participer. •

Furaha Mujynya

# Vers une révolution verte

**ALIMENTATION • Depuis la rentrée de septembre, l'EPFL s'engage à proposer une offre culinaire durable, locale et dans le respect de la saisonnalité. Un changement de paradigme qui se manifeste notamment dans l'assiette, en témoigne l'offre végétarienne qui s'élève désormais à 50%.**

Sur le campus de l'Ecole polytechnique de Lausanne, désormais vidé de tou-te-s ses étudiant-e-s en raison des récentes mesures sanitaires, l'engagement en faveur de l'écologie est pris très au sérieux. Et pour cause, c'est toute la chaîne de valeur entre le produit et le-s consommateur-trice-s qui est entièrement repensée par Bruno Rossignol, responsable de la restauration et des commerces du campus depuis 2019. En effet, le cuisinier renommé s'engage depuis la rentrée de septembre à proposer quotidiennement 50% de repas végétariens sur le campus de l'EPFL, proportion qui tendrait même à augmenter dans les prochaines années, comme le confiait Bruno Rossignol au micro de Mathieu Truffer dans l'émission «On en parle» de la RTS: «Les étudiant-e-s nous demandent eux-mêmes davantage de plats végétariens. Avoir une parité végétarienne et protéine animale nous semble logique aujourd'hui, pas simplement pour une histoire d'alimentation et de

nutrition, mais aussi pour une question écologique. Nous prenons comme exemple une université de Berlin, qui consacre près de 70% de sa carte à des plats végétariens.»

## Nous avons réussi à intégrer 97% de produits suisses

Le chef cuisinier justifie cette initiative en convoquant d'autres chiffres, pour les moins alarmants: «En Suisse, une personne moyenne mange 50 kg de viande par an, alors qu'on devrait être entre 14 et 17 kg par personne et par année.»

## Diminuer son empreinte carbone

L'objectif de Bruno Rossignol, et plus largement de la direction de l'EPFL, n'est autre que de baisser drastiquement l'impact carbone de l'institution, dont la consommation de produits carnés s'élèverait à 31%, si l'on en croit les données figurant sur le site



de l'EPFL. Par ailleurs, les initiatives en faveur de l'environnement s'inscrivent plus largement dans une stratégie étendue sur toute la décennie, sobriement baptisée Projet 20/30. Frais, sain, local et durable: ce sont les valeurs cardinales de la cuisine telle qu'elle est envisagée par Bruno Rossignol, et dûment approuvée par la direction. En effet, l'institution s'engage à limiter à 10% par année le taux d'importation par avion, et à 30% le taux d'importation par bateau. Le chef cuisinier se montre optimiste: «C'est tout à fait possible et réalisable, puisque nous avons réussi à intégrer 97% de produits suisses

dans nos assiettes – le but étant d'atteindre les 100% dans quelques années, surtout dans nos viandes et dans nos légumes.»

## Un effort collectif ambitieux

Concrètement, il est question de reconstruire un réseau de fournisseur-euse-s et d'agriculteur-trice-s en circuit court, et de renouer avec la saisonnalité des produits. Aussi la direction de l'EPFL s'engage-t-elle à abandonner les produits cultivés sous serres, chauffés à l'énergie fossile, ainsi qu'à confier ses parcelles de terrain disponibles aux maraîcher-ère-s. Par ailleurs, bannir les ustensiles à usage unique et réduire – sinon anéantir – le gaspillage de nourriture sont également au centre de ses préoccupations. Toutes ces initiatives impliquent donc bon nombre d'agents, et constituent un effort collectif ambitieux! •

Pauline Pichard



# Skis, tortues et éthique

**ÉQUIPEMENT • Le matériel, compagnon obligé des sportif·ve·s, est sans cesse renouvelé dans l'optique d'améliorer les performances des athlètes. Etude du phénomène avec Véronique Michaud, directrice du laboratoire LPAC, Pascal Vuilliamenet, chef de projet EPFL et Bengt Kayser, professeur au sein de l'Institut des sciences du sport de l'Unil.**

Fanny Smith, Marco Odermatt, Ilka Stuhec, Alex Fiva: autant de skieur·euse·s s'apprêtant à débiter la saison sportive 2020-2021. Tou·te·s partagent un point commun: leurs skis sont produits par la marque Stöckli et disposent d'une technologie développée par le Laboratoire de mise en œuvre de composites à haute performance (LPAC), basé à l'EPFL, nommée *Turtle Shell*. Un progrès technologique impliquant une augmentation des performances sportives, tout en soulevant la question des règles à respecter pour garder l'esprit du sport.

## «Célébration des différences»

Les nouveaux équipements sont souvent salués car ils permettent plus de vitesse, de précision ou de puissance que les anciens, créant des événements sportifs plus spectaculaires.

**«On a tendance à vouloir croire que ce n'est pas la technologie qui gagne, mais la personne»**

Même dans le cas où un matériel identique est imposé à tou·te·s les athlètes, un déséquilibre demeure entre ceux·celles-ci, souligne Bengt Kayser, professeur à l'Institut des sciences du sport de l'Unil: «Le sport d'élite est la célébration des différences, *in strictu sensu* il n'y a pas une vraie égalité des chances. En réunissant des individus talentueux (mélange de génétique et d'influence environnementale), on crée un champ de tension avec, si possible, une certaine incertitude qui nous fait vibrer. Et on a tendance à vouloir croire que ce n'est pas plutôt la technologie qui gagne, mais que c'est la personne.» Pour les athlètes, pouvoir choisir parmi différents matériaux plutôt que de se les voir imposer permet même dans certains cas de réduire les écarts naturels: skis plus rigides pour les plus puissant·e·s et différents types de



Marco Odermatt, lors de sa victoire aux championnats du monde juniors de slalom géant, en 2018, à Davos.

fart suivant la technique de glisse du·de la skieur·euse. Demeure cependant la question d'état d'esprit du sport, pour continuer à développer le matériel nécessaire sans le dénaturer. «Peut-être que les Grecs anciens faisaient leur sport d'une façon plus pure, en luttant tout nu et bien huilés?», interroge Bengt Kayser. «Deux exemples illustrent bien que cela dépend. Dans la natation, l'arrivée des combinaisons intégrales faites de tissu diminuant la résistance avec l'eau et améliorant la flottaison changeaient tellement la donne que la fédération a décidé de les interdire. Dans le patinage de vitesse, l'invention des patins avec une articulation entre la chaussure et la lame de glisse a par contre été adoptée et est devenue la règle, avec une amélioration très nette des records du monde.»

## Une technique hybride

La technologie développée par le laboratoire LPAC entre pour l'heure dans cette seconde catégorie. Fondée sur le mimétisme animal, la *Turtle Shell* consiste à insérer des plaques d'aluminium usinées pour y introduire une fente de forme ondulée à l'avant et à l'arrière du ski. Une bande de caoutchouc est présente dans la fente, permettant d'adapter

la structure du ski à la pression exercée. Par analogie, l'aluminium est associé aux écailles de tortue et le caoutchouc au joint collagène entre celles-ci. Véronique Michaud, professeure associée au LPAC et Pascal Vuilliamenet, chef de projet à l'EPFL, précisent: «Nos recherches portent sur l'élaboration de matériaux dont les propriétés peuvent varier en fonction des sollicitations. Cette non-linéarité de la réponse est spécialement intéressante pour les équipements sportifs. On a ainsi développé des skis dont la rigidité à la torsion varie en fonction de la déformation. Cela permet d'avoir une réponse différente à basse vitesse et dans les courbes où le ski est fortement sollicité, ce qui augmente performance et confort.»

**Une technologie permettant de combiner deux types de skis en un**

Dans les virages, une pression plus élevée s'exerce sur le ski, les plaques d'aluminium se rapprochent et le ski devient rigide, pour s'assouplir une fois le virage terminé. Cette

technologie, permettant de combiner deux types de skis en un, soulève la question des règles à respecter pour l'équipement en compétition.

## Un avantage relatif

Pour Véronique Michaud et Pascal Vuilliamenet, l'augmentation de la performance des athlètes causée par un meilleur matériel ne risque cependant pas de déséquilibrer totalement la compétition: «les sauts drastiques de performances sont liés à une évolution d'une technique sportive (par exemple l'évolution du saut en hauteur par Dick Fosbury, lorsqu'il a révolutionné le sport en intégrant le saut en rouleau dorsal) ou d'un équipement spécifique (introduction des ski carving). Ces paliers sont des innovations de rupture dans la pratique sportive. Entre ces différentes évolutions majeures, il existe des améliorations plus lentes qui sont le fait d'optimisation ou d'innovation incrémentales en lien avec le développement de la pratique ou des équipements.»

**«Des matériaux dont les propriétés varient en fonction des sollicitations»**

En ski alpin, une étape majeure a déjà été franchie avec l'instauration des skis carving en compétition, par Ingemar Stenmark et la marque Elan, au début des années 1990. Cette innovation, permettant aux skieur·euse·s de prendre des virages en conservant leur vitesse et sans effectuer de dérapage, a notamment conduit à un autre changement de matériel: l'instauration des poteaux articulés à la place des traditionnels poteaux en bois. La technologie *Turtle Shell*, ou l'une de ses successeuses, sera peut-être synonyme de grandes améliorations de performances dans les années à venir. •

## *L'abeille* – Paul Valéry

**Soit donc mon sens illuminé  
Par cette infime alerte d'or  
Sans qui l'Amour meurt ou s'endort!**

L'existence progresse à son rythme, modulant son allure au gré de caprices difficiles à cerner. La passion, l'ennui, la colère, tant d'émotions esquissent les tableaux d'amour. L'abeille, ce petit insecte si nécessaire au monde, voltige avec l'altière mission d'aiguillonner la chair endormie de l'amant-e qui s'endort, qui oublie l'autre. «Par cette infime alerte d'or» les sentiments s'animent dans un élan nouveau, qui faut renouveler lorsque somnole un cœur. Paul Valéry, malgré sa réputation d'homme rationnel, si souvent à la recherche d'une maîtrise aigue des mouvements internes de l'esprit, formule, dans ce sensuel poème, un impératif amoureux: le désir et l'émotion se réveillent sous la finesse d'une attention, d'une pointe qui distingue une journée d'une autre, sans quoi «l'Amour meurt».

## *Le Guigon* –

## Stéphane Mallarmé

**Toujours avec l'espoir de rencontrer la mer  
Ils voyageaient sans pain, sans bâtons et sans urnes,  
Mordant au citron d'or de l'idéal amer**

Sont-ils des marins, des pèlerins, des forçats? Il est malaisé de savoir qui porte cet espoir. Peut-être est-ce propre à tout être pensant de tendre vers un futur encore en devenir. Le voyage s'avère néanmoins long, voire interminable, et, comme les membres affaiblis d'un équipage en pleine mer, nous voguons sur les jours avec de trop pauvres victuailles. L'idéal apparaît alors comme le fruit qui sauve les âmes perdues sur un océan vaste, où la terre souhaitée ne se profile pas. Mallarmé, avec la virtuosité d'un imaginaire affilé, dévoile la distance qui sépare l'être de l'idéal.

## *J'écris pour que le jour...* – Anna de Noailles

J'écris pour que le jour où je ne serai plus  
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,  
Et que mon livre porte à la foule future  
Comme j'aimais la vie et l'heureuse Nature.

Attentive aux travaux des champs et des maisons,  
J'ai marqué chaque jour la forme des saisons,  
Parce que l'eau, la terre et la montante flamme  
En nul endroit ne sont si belles qu'en mon âme!

J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti,  
D'un cœur pour qui le vrai ne fut point trop hardi,  
Et j'ai eu cette ardeur, par l'amour intimée,  
Pour être, après la mort, parfois encore aimée,

Et qu'un jeune homme, alors, lisant ce que j'écris,  
Sentant par moi son cœur ému, troublé, surpris,  
Ayant tout oublié des épouses réelles,  
M'accueille dans son âme et me préfère à elles...

Avez-vous lu? N'êtes-vous pas séduit-e-s?  
Saluons la prouesse de marquer un cœur grâce à la force d'un poème. Anna de Noailles, écrivaine roumaine.



Anna-Elisabeth, comtesse de Noailles, par Jean-Louis Forain (1914).

## Et aussi...

**L'aube d'un soir sinistre a blanchi les hauteurs – José Maria de Heredia, *La Trebbia***

**Vienne la nuit sonne l'heure / Les jours s'en vont je demeure – Guillaume Apollinaire, *Le Pont Mirabeau***

**Je suis cet homme. Hélas! de la nuit désireuse, / J'ai beau tirer le câble à sonner l'Idéal, / De froids péchés s'ébat un plumage féal. – Stéphane Mallarmé, *Le Sonneur***

**Ma seule Étoile est morte, – et mon luth constellé / Porte le Soleil noir de la Mélancolie. – Gérard de Nerval, *El desdichado***

**La gaîté manque au grand roi sans amour; / La goutte d'eau manque au désert immense. / L'homme est un puits où le vide toujours – Victor Hugo, *A ma fille***

**Celui dont les pensées, comme des alouettes, / Vers les cieux le matin prennent un libre essor, – Qui plane sur la vie, et comprend sans effort – Charles Baudelaire, *Élévation***

**Le langage des fleurs et des choses muettes! – Victor Hugo, *A ma fille***

**Tread softly because you tread on my dreams – William Butler Yeats, *Aedh***

**Belle, sans ornements, dans le simple appareil – D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil – Racine, *Britannicus***

# Molière déconfiné au théâtre

**THÉÂTRE • Malgré les aléas du confinement de mars 2020, la compagnie Acte V a persévéré en s'adaptant à la situation sanitaire. Leur projet original articulait sur scène *L'École des femmes* et *La Critique de l'école des femmes*. Un moyen-métrage s'imposait comme une solution. *L'auditoire* rencontre Josefa Terribilini, metteuse en scène pour ce projet.**

**Pourquoi aimez-vous le théâtre?**

(Rires.) Ce sont toujours les questions les plus simples en apparence qui sont en réalité les plus délicates. Je crois pouvoir vous donner deux réponses qui se recoupent. D'une part, je dirais que j'aime la magie créée par l'artifice même de la scène. Je m'explique: quand on est au théâtre, la scène devient un lieu des possibles, un monde prend forme sous nos yeux. Cela concerne aussi bien des seuls en scène que des «superproductions». Avec trois fois rien, les spectateur-trice-s arrivent à voyager et à être projeté-e-s dans un nouvel univers, alors qu'il-elle-s savent que tout est joué et donc, d'une certaine manière, «faux». Je trouve cela fascinant et j'apprécie tout particulièrement les spectacles qui exhibent l'artifice. Ensuite, je crois qu'il y a quelque chose de l'ordre du jeu commun entre les spectateur-trice-s et les acteur-trice-s qui me plaît énormément. Le théâtre est évidemment cet art de la coprésence dans lequel tout le monde se rencontre en un même lieu. Je trouve cela très beau. Mais il s'agit aussi de partager un jeu; les comédien-ne-s jouent leur rôle et les spectateur-trice-s le leur, en acceptant d'y croire. Puis, j'ai très vite eu envie de suivre des cours de théâtre. Voilà, j'ai toujours adoré jouer.

**Et comment vivez-vous la différence entre être metteuse en scène et comédienne?**

Au début, cela m'a beaucoup perturbée de prendre la casquette de metteuse en scène, après avoir été comédienne dans plusieurs compagnies de théâtre universitaire. La dynamique au sein du groupe change inévitablement; on n'a plus le même statut, on doit porter le projet, gérer l'organisation et l'administration... De fait, cela implique un autre rapport avec les comédien-ne-s. De plus, en tant que metteuse en scène, je demeure un peu à l'extérieur du spectacle au moment de la représentation, à regarder jouer. Ce jour-là, l'expérience change vraiment énormément, car, sur scène, le trac s'évapore après quelques minutes, alors que pour le ou la metteur-r-se en

DI

LA CIE ACTE V PRÉSENTE D'APRÈS L'ÉCOLE DES FEMMES ET LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES DE MOLIERE

**MOLIERE-19**

UN FILM DE JOSEFA TERRIBILINI ET MARK CHOICEK



scène, il perdure tout au long de la représentation. On suit tous les détails, on envisage tous les éventuels problèmes – c'est une vision extérieure qui engendre un stress très différent. Quoi qu'il en soit, je suis très fière d'avoir réussi, avec le soutien de mes camarades, à mettre en action de tels projets. Maintenant, je serais contente de jouer et d'avoir un peu moins de responsabilités.

**En tant que metteuse en scène, comment faites-vous pour passer de la théorie à la pratique, de l'imaginaire au concret?**

C'a été un apprentissage. Au début, on a de grands projets, on s'imaginer l'impossible, et on se heurte de plein fouet aux contraintes pratiques, aux réalités techniques. Je ne connaissais d'ailleurs que peu l'aspect matériel des spectacles, les lumières, le son, et quand j'ai rencontré des technicien-ne-s, ils m'ont très vite dit: «Ah non mais ça, c'est pas possible.» On apprend alors à s'adapter. Je trouve que l'on apprend aussi à réfléchir d'une nouvelle manière aux textes de théâtre. Lorsqu'on lit, on ne se rend pas toujours compte de l'influence du passage au plateau ou des contraintes techniques sur l'élaboration

des pièces. Dans le cadre de ma mise en scène de *La Critique de l'École des femmes*, par exemple, j'ai dû réécrire des passages. Ils fonctionnaient bien à l'écrit et, finalement, quand les comédien-ne-s s'en sont emparé-e-s pour les interpréter lors des répétitions, on a constaté que ça ne marchait pas. J'ai donc dû les reprendre et le texte s'est petit à petit transformé. En faisant de la mise en scène, on apprend donc l'impact que la pratique peut avoir sur le texte, sur la théorie. Je dis cela, mais je n'ai en réalité jamais écrit une pièce entière, j'en ai seulement eu un petit aperçu.

**Entre *L'École des femmes* et *La Critique*, laquelle vous a d'abord intéressée?**

Je dirais *La Critique*, car ce qui m'intéressait, c'était le fait qu'une pièce ait été écrite sur une autre pièce. Si Molière avait écrit *La Critique* du *Misanthrope* ou du *Bourgeois gentilhomme*, je les aurais mis en scène avec plaisir, indifféremment. Ce qui comptait le plus était donc ce dialogue entre deux pièces, le fait de les faire se battre pour un même plateau. Je connaissais *L'École des femmes* depuis longtemps. Mais j'ai dû à nouveau l'aborder dans le cadre de mon assistantat, avec *La Critique de l'École des femmes*, précisément, et c'est de là que m'est venue l'idée.

**Et votre but premier était de moderniser ces pièces?**

Du moment que ces deux pièces occupaient une même scène, tout en représentant deux espaces-temps différents, il fallait bien les différencier. J'avais très envie de faire de *La Critique* un objet qui résonne avec notre époque, dans ses préoccupations comme dans son esthétique; j'ai ainsi adapté la langue, ne serait-ce que pour accentuer l'écart entre l'écriture en prose de *La Critique* et celle en vers de *L'École des femmes*. Cela crée un contraste entre un parler très moderne d'un côté, et, de l'autre, une langue écrite typique du XVII<sup>e</sup> siècle. On voulait aussi renforcer la différence de jeu entre les comédien-ne-s interprétant *L'École des femmes*, qui

s'inspiraient de la *commedia dell'arte*, et ceux-celles incarnant *La Critique* dont le style de jeu était plus «naturaliste». Il-elle-s s'habillaient d'ailleurs à la mode d'aujourd'hui et devaient être dispersé-e-s dans le public, au départ, pour souligner les liens et les jeux échos entre les critères de goût et les manières de parler du XVII<sup>e</sup> siècle et d'aujourd'hui.

**Est-ce que vous vous attendiez à ce que votre projet prenne tant de sens en écho avec notre présent?**

Nous avions de toute façon l'intention d'actualiser les pièces, mais le passage au cinéma a amplifié cette résonance avec le présent. L'usage du Zoom pour *La Critique* et les références à la Covid-19 au sein du film de *L'École des femmes* ont beaucoup participé à cette modernisation. Lorsque nous nous sommes tout-e-s rencontré-e-s pour discuter du projet, alors entravé par la pandémie, nous nous sommes questionné-e-s sur l'intérêt de référer à notre réalité, celle de l'année 2020.

**«Pousser ces références au maximum, tout en restant prudent-e-s»**

Nous avons décidé de pousser ces références au maximum, tout en restant prudent-e-s et en conservant une démarche artistique, afin que *Molière-19* ne devienne pas qu'un témoignage. C'est donc un choix. Nous nous demandions tout de même comment le projet allait être reçu et, finalement, en discutant avec des membres du public, je crois qu'il a été compris et apprécié. Il semblerait qu'il y ait un effet d'exutoire qui plaise au spectateur et nous avons été enchanté-e-s de cette réception. •

Interview complète sur [lauditoire.ch](http://lauditoire.ch)

Propos recueillis par Maxime Hoffmann



# Le sérieux du rire

**HUMOUR • Entre un rire bon pour la santé et un péché obstruant la réflexion, une suite de théories se succèdent pour essayer de définir à qui appartient le comportement humoristique et s'il est fondamentalement bénéfique.**

Lorsque l'on rit, on fait acte de péché. L'humour et le comique ont en effet pendant longtemps été vus comme une perte de contrôle de soi. On les considère alors comme un relâchement face à l'adversité et un grand obstacle à la raison rendant impossible l'exercice de la pensée ou de la foi. Si l'on peut désormais rire du ridicule plutôt que d'être vu-e comme ridicule et faible lorsque l'on rit, cela passe par une évolution de sa perception, qui est recoupée par plusieurs théories allant de l'essai philosophique à l'analyse par approche psychanalytique. A une époque où les éthologues veulent ranger le rire dans la catégorie proprement animale, le philosophe Henri Bergson considère comme de nombreuses personnes aujourd'hui que le rire est par essence une affaire humaine – au

contraire des paysages qui n'ont pour eux rien d'humoristique et des animaux qui ne sont drôles que lorsqu'ils présentent des traits humains. Pour lui, le comique est une expression d'intelligence pure.

**L'humour a pendant longtemps été vu comme une perte de contrôle de soi**

En se séparant de ses affects, l'individu peut alors considérer l'aspect mécanique du monde. Cette mécanique alors brisée, qu'il appelle aussi l'absurde, provoque ainsi le rire comme un incident divertissant. En remettant le rire du côté de l'intellect

et non comme une obstruction à celui-ci, l'auteur dit même que le rire serait une souplesse imposée à tou-te-s ceux-celles qui se soumettraient à la raideur de l'existence – en faisant ainsi un outil primordial d'esprit critique.

## Dans l'inconscient

Du côté de la psychanalyse, Freud considère aussi le rire comme un moyen de se soustraire au sérieux. Le ton humoristique revêt alors l'apparence d'un outil pour s'extraire d'un moment au caractère dramatique ou aux enjeux contraignants. Selon lui, l'humour est utile à quelqu'un qui veut détendre l'atmosphère, éviter les sujets qui le-la dérangent ou alors lorsque l'on veut dire quelque chose qui fâche et le faire passer plus facilement. Le rapport à l'humour a donc

été souvent associé à une contradiction profonde au sérieux.

**Freud considérait le rire comme un moyen de se soustraire au sérieux**

De nos jours, on ne sera pas surpris-e que certains Etats, comme la Chine, en fassent une pratique grandement contrôlée pour garder leur caractère inébranlable. La comparaison entre Xi Jinping et Winnie l'ourson y est par exemple un motif officiel d'enfermement. •

Clément Porchet

# Le pire des mondes: le nôtre

**DYSTOPIE • A l'ère du numérique et de la communication de masse, Internet s'impose comme la base de données la plus considérable de l'histoire. La connectivité s'immisce partout dans notre quotidien. Une dystopie est-elle à craindre?**

La première chose à savoir sur la dystopie, c'est qu'elle est un genre littéraire popularisé à partir de 1910. On l'apparente souvent à la science-fiction, mais elle s'en distingue surtout par l'anticipation d'un futur proche et très probable. La dystopie figure un monde aux apparences parfaites, mais qui cache en réalité un conditionnement des individus et un système d'où l'on ne peut s'échapper. Plusieurs auteur-trice-s et cinéastes avaient imaginé des dystopies où les technologies seraient une nouvelle source de domination, tels que Georges Orwell et *1984* ou Les Wachowski avec l'incontournable *The Matrix*. Aujourd'hui, c'est évidemment Internet qui inquiète: potentiel panoptique et surveillance, exposition de l'intimité ou géolocalisation, les informations numériques laissent des traces que l'industrie culturelle ou politique et le marketing s'arrachent à prix d'or. Effectivement, bon nombre de domaines ont été impactés par

l'essor technologique depuis le tournant des années 2000, laissant à l'imaginaire dystopique une perpétuelle réactualisation.

**Les technologies seraient une nouvelle source de domination**

Pour en donner un exemple: on ne craint plus «*Big Brother*», mais «*Little Brother*», également appelé la «sous-surveillance», qui permet à tout un chacun d'avoir un œil sur tou-te-s les autres via les réseaux sociaux. Chacun-e est désormais en mesure de juger les dires ou comportements d'autrui en «scrollant» son fil d'actualité. Nos smartphones partagent des similitudes déconcertantes avec les télécrans orwelliens, si bien que la question des conversations sur écoute ou de la visibilité par webcam assimilent nos écrans à un nouvel

outil de contrôle social influant sur la vie de tous les jours.

## Sous contrôle

Le contrôle est en effet une idée centrale dans toute dystopie, car c'est ce qui confère du pouvoir aux dirigeant-e-s de ces mondes en déclin. Surveillance, conformisme, propagande, le contrôle s'insère dans la routine des dominé-e-s et est d'autant plus problématique quand il se banalise et se perçoit comme légitime. Les traces numériques surabondantes de

nos modes de communication donnent matière à imaginer une telle forme de contrôle; il n'est donc pas étonnant de voir émerger de nouvelles «dystopies du numérique», qui se nourrissent de l'hyper-technologisation de notre monde pour interpeller les lecteur-trice-s et éveiller leur réflexion. De plus, il ne faut pas oublier qu'il n'existe pas de dystopie sans espoir, telle est aussi sa fonction; à travers elle, les lecteur-trice-s aiguissent leur sens critique sur le présent grâce aux fragments d'un avenir menaçant. Elle donne accès à un regard sur une société future tombée dans l'idéologie de ce qui paraît aujourd'hui être un progrès – la dystopie a donc un pied dans le présent et regarde vers l'avenir. C'est pourquoi tant que les dystopies feront partie de la littérature, elles armeront le monde pour lutter contre le destin tragique qu'elles dépeignent. •



Valentine Girardier

## La grande dame

**La peinture française ne rougit pas de sa renommée, mais elle le devrait face au rejet de la grande peintre Berthe Morisot.**

Vous la connaissez. Berthe Morisot, cette femme tout de noir vêtue qui apparaît plus d'une dizaine de fois dans l'œuvre d'Édouard Manet, le cou orné d'un petit ruban noir rappelant celui de la sulfureuse courtisane d'*Olympia* (1863). C'est pourtant seulement sous le pinceau de sa sœur Edma Morisot qu'elle fut représentée dans l'exercice de sa profession, à son chevalet. Une vocation résolument moderne pour une femme du XIX<sup>e</sup> siècle, ses contemporaines étant davantage invitées à s'épanouir dans les devoirs de la maternité que sur la place publique. Résolument indépendante, Berthe Morisot délaisse le circuit officiel du Salon en 1874 afin de rejoindre les Indépendants, aux côtés d'artistes tels que Renoir ou Monet. Elève de Corot, elle gardera de lui sa palette claire, créant de véritables symphonies de blancs dont les nuances argent éclairent ses œuvres, ainsi que le goût du plein air, école de peinture à laquelle elle initiera Édouard Manet. En épousant Eugène Manet à trente ans passés, elle trouve non seulement une figure de soutien qui lui permet de concilier son travail de peintre avec l'éducation de leur fille, mais aussi un nouveau modèle à introduire à ses scènes de *plein air*.



Berthe Morisot, *L'Autoportrait*, 1885.

Vibrante d'audace et de travail, Berthe Morisot se représente à l'ouvrage dans l'*Autoportrait* de 1885, vêtue de son plus bel habit de lumière: celui d'une peintre foncièrement moderne. •

Marine Almagbaly

## Au fil des œuvres: L'Enfer

**L'enfer est une représentation que la religion a longtemps utilisée comme une menace de répression quant à notre comportement, qui déterminerait l'échappée ou la condamnation en cet endroit. Plutôt que nous inquiéter, il se pourrait que ce lieu rassure.**

Associées à diverses religions, les premières traces de l'Enfer remontent à au moins 2'000 ans avant J.-C. Les mésopotamiens divisent en effet le monde en deux, celui «d'En-Haut» et celui «d'En-Bas».



Dante, *La Divine Comédie*, 1300-1321.

Puis, dans la mythologie grecque, on retrouve aussi une représentation de l'Enfer appelée Hadès, entre autres mentionné par Platon dans *La République*. Il s'agit du «mythe d'Er» dans lequel les punitions des âmes jugées sont décrites pour la première fois de manière plutôt concrète. Plus tard, dans le catholicisme, l'Enfer apparaît dans l'Ancien Testament, mais c'est surtout dans les évangiles du Nouveau Testament qu'est constituée la représentation universelle qui perdure aujourd'hui. Pour résumer: on se retrouve soit au Purgatoire qui mènera au paradis ou directement à l'enfer, livré aux châtements des anges déchus. L'Enfer est surtout connu sous la plume de Dante. Si l'Ancien Testament de la Bible tend à représenter un Enfer que tout humain devrait redouter, la *Divine Comédie* (composée entre 1300-1321), et plus particulièrement la partie de son voyage dans l'Enfer, effraie également. Dante le représente de manière concrète afin d'amener le lecteur à réfléchir sur sa condition d'Homme et sur la préférence du Bien sur le Mal. Si l'on choisit le Bien et donc le Purgatoire, celui-ci mène au Paradis. Mais si c'est le Mal qui prime durant la vie, l'Enfer s'ouvre et

là tout espoir serait vain: «Laissez toute espérance en entrant dans l'Enfer» (*La Divine Comédie*, Enfer, chant 3). Après la *Divine Comédie*, l'intérêt littéraire pour l'Enfer ne s'éteint pas. Beaucoup d'auteurs abordent cet imaginaire comme une représentation universelle, devenue moteur de réflexion. Finalement, l'humain cherche constamment à comprendre le monde dans lequel il vit. Des auteurs plus modernes utilisent l'Enfer pour définir autre chose: «L'Enfer, c'est l'absence éternelle.» (Anatole France); «L'Enfer, c'est de ne plus aimer.» (Georges Bernanos); «L'Enfer est tout entier dans ce mot: solitude» (Victor Hugo); «[...] c'est la simplicité.» (Jean Michel Ribes). Finalement, comment parler de l'Enfer sans parler de Sartre, à qui l'on doit la fameuse citation: «L'Enfer, c'est les autres» dans *Huis-Clos*, qui s'inscrit également dans le même schéma, qui est celui de reprendre cette représentation pour réfléchir aux tourments de notre monde réel.



Jean-Paul Sartre, *Huis-Clos*, 1943.

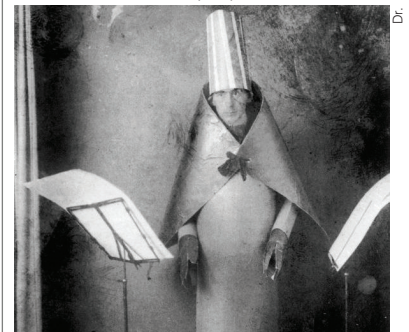
Plutôt qu'effrayant, l'Enfer est également sujet à une «romantisation» dans le monde de la culture pop, permettant le scandale du blasphème, si l'on pense à des artistes tels que Madonna. Mais il s'agit aussi d'une inspiration pour une certaine esthétique, par exemple avec le tube *Highway to Hell* d'AC/DC ou plus récemment celui de Billie Eilish *all the good girls go to hell*. L'utilisation de l'Enfer à des fins esthétiques aboutit souvent à des accusations de satanisme qui finissent par mélanger art et croyances. •

Gloria Mateur

## C'est mon dada!

**Mouvement artistique, littéraire et intellectuel du XX<sup>e</sup> siècle, le dadaïsme regroupe des artistes hétérogènes renversant-e-s.**

Alors que l'Europe se retrouve dévastée par les ravages de la Première Guerre mondiale, le monde artistique, lui, se permet une évolution fulgurante. Parler de mouvement unifié serait simplifier l'envergure du mouvement Dada, qui se veut subversif, inventif et surtout diversifié. Peintres, écrivains, musiciens, intellectuels et encore bien d'autres s'insèrent dans cette pensée et réfutent les valeurs sociales et culturelles de leur époque.



Hugo Ball dans un costume dessiné par Marcel Janco, au Cabaret Voltaire (1916)

Cet anticonformisme est le seul et unique fil rouge qui les regroupe autour de Dada. La manière dont ce dernier est exprimé, elle, n'importe que peu. L'art devient alors le moyen de véhiculer un concept, à travers des œuvres absurdes, désordonnées et innovantes. «In with the new, out with the old», voilà ce qui émerge avec la figure emblématique du Cabaret Voltaire, fondé par le français Hugo Ball en 1916 à Zürich. Bien que fondé en Suisse, ce lieu n'a de suisse que sa géographie: ses artistes viennent toutes des pays voisins, ayant fui les conflits militaires et dangers civils. C'est ainsi dans une certaine tension entre brutalité de la guerre et légitimation politique que Jean Arp explique: «Dada voulait détruire toutes les illusions de la raison et découvrir un ordre irrationnel.» Malgré l'engouement transnational pour ce renouveau artistique, Dada s'éteint au début des années 1920 à Paris, n'ayant duré que six petites années. Réel produit de son temps, cette réaction au monde politique et social d'une période de guerre ne réussit à garder sa raison d'être au-delà de ses confins historiques. •

Yaelle Raccaud



# Les trois conseils de...

Ce mois, pour marquer le départ de trois membres de notre comité, *L'auditoire* vous présente trois conseils.

**MATHILDE DE ARAGAO, YAELE RACCAUD ET FANNY CHESEAUX**

**UN LIVRE** *La Chambre de Giovanni*

*La Chambre de Giovanni* ne se limite pas à une pièce; au contraire, l'œuvre de James Baldwin, écrivain afro-américain, publiée en 1956, explore le Paris d'après-guerre et les relations amoureuses qui s'étendent au-delà des frontières. C'est une ode à l'amour, à la passion entre deux hommes, à leurs promesses, mais aussi à leur désespoir. D'une actualité frappante, son roman fait transparaître des questionnements sociaux complexes. D'une plume sincère, touchante et poétique, c'est le genre de lecture qui vous transforme!

**UN AUTEUR** Boris Vian

Artiste caméléon, Boris Vian est connu pour sa musique ainsi que ses écrits. *L'Écume des jours* (1947) reste une de ses œuvres les plus connues, présentée comme un conte d'amour, de tristesse et de maladie. La même année, il écrit *L'Automne à Pékin*, dans lequel des personnages se retrouvent en Exopotamie, dans une narration comico-absurde des plus passionnantes. Dans un autre registre, *J'irai cracher sur vos tombes* (1946) dénonce le racisme des États-Unis. Violent, cru et sombre, ce livre laisse sa trace, tout comme son auteur: un véritable artiste qui n'a pas peur de prendre des risques.

**UNE SAGA** *L'Amie prodigieuse*

Naples, début des années 1950: *L'Amie prodigieuse*, d'Elena Ferrante, raconte en quatre tomes le parcours de deux filles nées dans un quartier pauvre. Entre admiration et jalousie, amitié et inimitié, mariages et divorces, elles se perdent et se retrouvent, sur fond d'une Italie bouleversée. Les deux sont brillantes, une seule pourra faire des études. Tou-te-s les habitant-e-s du quartier admirent Lila, pourtant elle admire Léna. Elena Ferrante (un pseudonyme, venant elle-même de la Naples dont elle décrit les dérives notamment mafieuses) peint une fresque humaine, universelle.



© Carmen Lonlat

A la rencontre de...

## Marc Atallah, directeur de la Maison d'Ailleurs

**CULTURE • L'auditoire a rencontré Marc Atallah, amateur de science-fiction aux multiples facettes: maître d'enseignement à l'Unil, directeur du musée de la Maison d'Ailleurs et auteur d'ouvrages, il a accepté de partager sa vision de la «dystopie».**

**Pourriez-vous vous présenter?**

Je suis Marc Atallah, maître d'enseignement et de recherche à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne et principalement à l'EPFL depuis bientôt vingt ans. J'ai également repris la direction du musée de la Maison d'Ailleurs à Yverdon-les-Bains depuis dix ans.

**Qu'est-ce qui vous a amené dans l'univers de la science-fiction?**

J'ai été propulsé dans cet univers de manière assez hasardeuse. Quand j'étais étudiant, j'ai fait de la philosophie des sciences, je suivais des cours de physique à l'EPFL et j'ai eu l'opportunité de faire une thèse sur la science-fiction. Je me suis dit: pour quoi pas! Parce que ce sujet se situait au croisement des domaines d'étude qui m'intéressaient. Mais je n'ai pas baigné dans la science-fiction étant ado, je m'y suis confronté comme objet d'étude avant tout.

**Quelle serait votre définition de la dystopie?**

La dystopie, c'est avant tout un récit construit autour d'une utopie réalisée, puisque toute utopie montre comment nous vivrions dans leur monde. Ce serait par exemple la langue chez

Orwell dans *1984*, les *mass media* dans *Fahrenheit 451* de Bradbury, ou la consommation dans *Les Furtifs* de Damasio. C'est ainsi que fonctionnent les dystopies ou la science-fiction: elles permettent d'ébranler notre manière de rendre intelligibles nos comportements, elles réorganisent notre système de pensées et nous aide à penser. Dans *Les Furtifs*, les individus sont matraqués de publicités en permanence, et complètement immobilisés par l'assujettissement au monde numérique. Les dystopies ne sont pas des avertissements, mais la narrativisation de nos utopies. Jamais on ne vivra dans ces mondes, ils sont trop extrêmes, mais ils permettent de donner du sens au malaise que nous pouvons ressentir.

**Selon vous, quel est le lien entre les dystopies et les utopies?**

Je pense que les dystopies construisent notre rapport à l'utopie, c'est-à-dire qu'elles montrent que ce qui paraît aller de soi est en fait un idéal inatteignable et névrotique. Plus précisément, le lien utopie-dystopie est une question de changement de point de vue, si vous mettez quelqu'un dans une utopie, elle révélera sa dimension dystopique. À l'inverse, si vous sortez quelqu'un

d'une dystopie, on pourrait considérer ce système comme une utopie. C'est une des propriétés des systèmes sémiotiques (des systèmes de signes): ils peuvent être renversés en changeant de point de vue. Les dystopies nous invitent surtout à la conscientisation et elles pensent les luttes qui peuvent contrer les injonctions utopiques; et souvent, elles montrent l'échec de l'utopie, en racontant comment ces idéaux s'accompagnent inévitablement d'une aliénation. Par exemple, si je considère mon portable non comme un moyen de communication, mais comme ce qui me rend esclave d'une consommation permanente, je ne vais plus le voir de la même manière; je peux réorganiser mes concepts d'intelligibilité, décrire mes rapports au monde et à moi-même autrement.

**Quel est votre avis sur le numérique, est-ce que la dystopie est à nos portes à cause du numérique?**

Non! La dystopie regarde et raconte comment on vit en utopie, en mettant l'accent sur les effets délétères qui résultent de ses idéaux. Elle aide aussi à la conscientisation, puisqu'on suit un personnage qui conscientise son monde. Le numérique s'appuie bel et



bien sur un système d'idéaux, et en particulier, sur les interfaces technologiques qui nous permettent de communiquer à distance. Il est donc peu étonnant que les dystopies du numérique montrent que, dans ce monde-là, le corps disparaît parce qu'il n'est plus sollicité, ce qui est paradoxal dans une société comme la nôtre où on survalorise le corps. En même temps, cette injonction à communiquer par interfaces exprime la solitude des individus; la communication est désincarnée par la simulation; le numérique, dans les dystopies, devient la métaphore de notre tendance à dire adieu à nos corps en souriant, dans nos technococons de pixels. •

Propos recueillis par  
Valentine Girardier



# Choose your fighter: Christmas dinner edition

Chien méchant  
méchant



**Vu les circonstances actuelles, il est possible que certain-ne-s d'entre nous aient des fêtes moins peuplées que d'habitudes. Mais ne vous en faites pas, L'auditoire vous a concocté des profils types pour que vous ne soyez pas nostalgiques des discussions animées autour de la table.**

## La grand-mère chauvin

- Prépare chaque année une sauce cranberry immangeable
- Refuse de ne pas fumer à table
- Soutient Pierre Maudet
- A voté contre les multinationales responsables
- Affirme ne pas être raciste car sa femme de ménage a un ancêtre immigré



## La cousine amatrice de drogues récréatives

- Sort mystérieusement entre le dessert et le café et revient avec une drôle d'odeur
- Essaie d'arrêter les disputes autour de la table avec des «faites l'amour et pas la guerre»
- S'intéresse particulièrement aux pratiques chamaniques
- Ne boit pas d'alcool, car «c'est une cochonnerie pour la santé»
- Arrose ses plant(e)s amoureuxsement tous les matins
- Essaie de fumer une branche du sapin

## Le fils membre d'Extinction Rébellion

- Refuse de manger un repas «issu de la souffrance animale»
- Ramène son Tupperware de Seitan sauce cacahuète
- A toujours son matériel d'escalade et ses scarpas sur lui
- Prépare une thèse sur l'internalisation d'un socialisme matérialiste critique à l'ère de l'économie mondialisée
- A préparé une cérémonie de vénération de Jacques Dubochet après le repas
- Replante le sapin dans le jardin

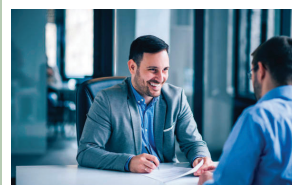


## La riche tante célibataire

- Explique comment s'est déroulée son opération chirurgicale mammaire en détails
- Montre son carnet d'adresse avec les photos de ses différentes conquêtes
- Sort son leggings léopard de fête
- Fait un speech anti-hommes à l'occasion du café
- Met un casque anti-bruit à la mention d'enfants

## Le papa banquier

- Insiste pour avoir des services de table pour chaque met
- Explique à ses enfants qu'«écrire, ça ne sert qu'à signer un chèque»
- Offre à ses enfants des actions dans la bourse
- Vante sa nouvelle montre offerte par sa boîte à l'occasion du repas de Noël
- Revient tout droit d'un business trip à Dubaï de trois jours



## La mère sous Xanax

- Se justifie en disant être stressée «juste pendant les fêtes»
- Tente de cuisiner et brûle la dinde de Noël
- Crie sur son mari qui n'a même pas mis la table puis fond en larmes
- Remercie secrètement le Covid qui empêche la moitié de la famille de les rejoindre pour les fêtes
- Hésite à tout plaquer pour rejoindre la tante dans un resort à Cancun